Élioza Fafard-Lacasse

Récits de la Côte-Nord du Saint-Laurent

Vertiges

Récits de la Côte-Nord du Saint-Laurent

à mon petit-fils, Jean Lacasse
E.F.L.

Avant-propos

EN PRÉSENTANT ces quelques anecdotes aux citoyens de la Côte-Nord du Saint-Laurent, j'ai voulu me rappeler au souvenir de tous ceux que j'ai connus et rencontrés pendant mes dix-huit années vécues au phare de la Pointe-des-Monts.

La Pointe-des-Monts fut sans contredit le point stratégique de cette côte pittoresque et c'est nécessairement à cet endroit que se rattachent la plupart de mes récits.

À cette époque, la presque totalité des voyageurs et navigateurs y faisaient un stage au cours de leurs randonnées ; soit à cause d'un naufrage ou retenus par les vents contraires, ou soit encore pour venir demander secours et renseignements à feu mon père dont l'affabilité et l'hospitalité étaient reconnues de tous les marins de l'époque.

Durant ces dix-huit années, ma famille est donc venue en rapport avec tous ces passants de différentes catégories et nationalités tels que : missionnaires, hauts personnages, marins, visiteurs, mais plus particulièrement avec ce type intéressant qu'est l'habitant de la Côte-Nord aux yeux de l'observateur qui l'étudie et le comprend.

Évidemment, les années ont passé, et nombre de ces familles que j'ai estimées et aimées sont maintenant disparues. Toutefois, il en reste encore qui, à la lecture de ces récits, simplement rédigés, se souviendront des incidents relatés et me pardonneront ces réminiscences.

Puisse ce retour me rappeler à vous tous qui vivez encore au bord de ce beau fleuve et dans cette nature évocatrice !

E. F. L.

I

Un regard sur le passé

Pourquoi ce retour vers le passé ?... Pourquoi réveiller les années de mon enfance ?... Je le sais, rien ne m'en reste que le souvenir... Mais tous ces événements sont si profondément gravés dans mon cœur que j'éprouve le besoin de les revivre. Je sens une certaine fierté aussi à écrire, cher pays du Nord, que tes longs mois d'hiver, tes frimas et tes glaces n'effraient plus le voyageur, l'explorateur ou le colon d'aujourd'hui ; que le fier Indien, qui autrefois régnait en maître dans tes forêts vierges et sur tes rivages enchanteurs, s'est habitué à rencontrer le visage pâle qui le traite maintenant en ami et en frère.

Après avoir tenu, pendant de longues années, un commerce prospère à Saint-Alphonse-du-Saguenay, et sur le point d'atteindre la fortune que tout homme persévérant espère à bon droit, mon père, à l'âge de cinquante-deux ans, s'est vu ruiné par la malhonnêteté d'un associé.

Je me rappelle très bien ce petit village isolé, perdu dans les montagnes et les brumes du Saguenay. Il comptait alors environ six à huit cents âmes. Je revois sa jolie petite église, aux murs de pierre grise, et son intérieur coquet qui m'avait accueillie sur les fonts baptismaux ; la petite école entre les murs de laquelle je reçus mes premières leçons d'alphabet. Cependant, fait étrange pour une enfant de mon âge, je n'aimais pas mon village natal. Je détestais les chemins de terre, la glaise épaisse qui s'attachait à mes petits pieds et les alourdissait ; j'avais horreur de ces côtes inaccessibles et rocailleuses et de la monotonie austère de ce petit village de campagne où tout était cependant si calme et si tranquille. Je désirais un pays plus vaste, une nature plus grandiose, désir opposé au sentiment naturel qui nous fait d'habitude chérir notre petite patrie. Dans mon imagination vagabonde, je ne rêvais qu'aux endroits éloignés, aux aventures ; je contemplais ce coin du ciel entouré de rochers, de montagnes, et je pensais qu'il devait exister quelque part, là-bas, derrière cet horizon restreint, des pays plus étendus, plus enchanteurs et plus gais.

Je voulais franchir cette ligne où le ciel et la terre se touchent pour connaître ce qu'il y avait au-delà. J'avais vu des gravures me représentant les beautés de la civilisation dans les grandes villes. J'avais entendu mon père nous raconter bien des faits intéressants sur la jolie ville de Québec, le berceau de son enfance. Je voulais voir ces grandes maisons et toutes ces belles choses. Mon rêve devait se réaliser bientôt.

Il est probable que si je revoyais maintenant Saint-Alphonse, je lui découvrirais de plus séduisants aspects, des charmes, des attraits insoupçonnés alors, et je saurais mieux apprécier les beautés naturelles de cette région.

La civilisation a révélé ces lieux naguère inconnus. Le touriste d'aujourd'hui n'est pas satisfait si ses yeux n'ont pas contemplé la majesté de ce Saguenay sauvage et pourtant si ennuyeux pour l'enfant que j'étais alors.

Je fus donc transportée de joie lorsque mon père nous annonça, un jour, que nous devions quitter Saint-Alphonse, et qu'il avait accepté le poste de gardien de phare que lui offrait le gouvernement sur la Côte-Nord du Saint-Laurent. À la tête d'une nombreuse famille et dans les circonstances difficiles où il se trouvait, ce changement devenait une véritable aubaine.

Le phare de la Pointe-des-Monts est situé à environ trois cents milles en bas de Québec, sur la côte nord du Golfe Saint-Laurent. La géographie de l'époque reconnaissait sa position actuelle comme le commencement du Labrador canadien. Il fut construit en 1830, sous le régime anglais. C'est une très forte construction en pierre de taille, sise sur une pointe de rocher qui devient, à marée haute, complètement entourée d'eau, formant ainsi une sorte d'îlot relié à la terre par un pont à cage d'une longueur de cinq cents pieds environ.

La forme ronde et blanche du phare se détache avec fierté, et en relief, sur une lisière de forêt. Il ne manque jamais de créer chez les visiteurs une double impression de force et de sécurité.

Le fleuve, très large à cet endroit, laisse à peine percevoir à l'horizon, à une distance de cinquante milles, la ligne mince et bleue de la rive sud. Ce phare est l'un des plus anciens, et reconnu comme l'un des plus importants du golfe pour la protection des navigateurs. La calotte ou « lumière » proprement dite, placée à l'étage supérieur, était entourée d'un épais vitrage ; dix-sept lampes puissantes ayant chacune un réflecteur argenté projetaient leurs rayons dans toutes les directions à une distance de plusieurs milles.

Le gardien devait allumer ces lampes tous les soirs, au déclin du jour, et les éteindre lorsque les ombres de la nuit s'effaçaient devant les premières lueurs de l'aube.

Par les temps de brouillard, lorsque les feux du phare devenaient imperceptibles, le gardien devait alors tirer du canon à tous les quarts d'heure pour avertir les vaisseaux du danger ; garder l'emplacement en bonne condition, secourir les malheureux naufragés qui venaient fréquemment s'adresser à lui, pour demander des renseignements ou obtenir les secours dont ils avaient besoin dans leur détresse.

Le nom de Pointe-des-Monts viendrait de Pierre du Gas, sieur des Monts, qui fut le chef d'une compagnie fondée en France dans le but de coloniser le Canada, et recevant en retour le privilège exclusif de faire la traite des pelleteries avec les sauvages. C'est, raconte-t-on, dans l'un de ses voyages à la Côte-Nord que ce gentilhomme, qui fut aussi le fondateur de Port-Royal, fit escale à cet endroit pour visiter les postes français déjà établis, ce qui décida du nom de cette pointe de terre.

Le premier gardien qui occupa le phare fut un nommé Wallace ; il n'y demeura que quelques années. Il fut remplacé par un monsieur Bédard, frère de l'honorable juge Bédard, des Trois-Rivières. Celui-là laissa un souvenir remarquable par son originalité et certains événements qui se passèrent de son temps. Ce monsieur Bédard fut très estimé des sauvages qui étaient très nombreux vers ce temps. Il mourut après une dizaine d'années de service, durant l'hiver, au phare même, mais faute de communications son corps dut être gardé pendant six longs mois dans une des dépendances. Dès l'ouverture de la navigation, le vaisseau du gouvernement le transporta à Québec où il fut inhumé.

Le troisième gardien fut un monsieur Pouliot, ancien capitaine au long cours qui, pour cause de maladie, dut démissionner après deux années de service. Celui-ci fut remplacé, en 1872, par mon père, Louis Ferdinand Fafard, qui en devint le quatrième gardien et resta au poste pendant dix-huit ans. Après sa mort, son fils Victor lui succéda et habita le phare durant trente-cinq ans. Ce dernier mourut en 1926 et fut remplacé par son fils Georges, représentant la troisième génération des Fafard au phare de la Pointe-des-Monts.

En quittant Saint-Alphonse, nous nous rendîmes à Québec pour nous pourvoir de tout ce qui était nécessaire à la subsistance d'êtres humains dans un pays aussi sauvage qu'éloigné et où n'existait nulle organisation. À cette époque-là, les conditions de voyage au Labrador étaient reconnues difficiles et dangereuses ; il n'y avait aucun service régulier de transport et nous avions à prendre, à tout hasard et à notre propre risque, la première embarcation disponible. C'est donc dans un de ces petits voiliers que l'on appelle une goélette que nous prenions passage le 15 novembre 1872.

À peine avions-nous quitté les quais de la Basse-Ville, à Québec, que les voiles de la goélette furent gonflées d'un fort vent de l'ouest qui la faisait par moment s'enfoncer, puis tout à coup se relever, telle une mouette se jouant sur la crête des vagues. Après avoir été ballottés ainsi au gré des vents pendant trois longs jours, nous arrivâmes enfin au terme de notre voyage, devant le phare de la Pointe-des-Monts. Heureusement, le trajet par eau s'était effectué sans trop de difficultés malgré les dangers reconnus d'une navigation très tardive.

Nous avions donc le phare devant nous ; il nous apparaissait encore à distance, comme un tout petit monument s'élevant graduellement au-dessus des flots, à mesure que nous nous approchions des côtes. Nous entendions déjà le bruit lugubre et sourd des vagues lourdes qui venaient s'abattre sur les rochers. Le mugissement de la mer rompait seul la monotonie de l'ensemble, et cela donnait un aspect saisissant de grandeur au petit coin de terre que mon père devait désormais habiter avec sa famille, et où je devais passer les plus belles années de ma vie.

Le débarquement s'effectua sans difficultés ; quoique harassés, tous semblaient heureux et les cœurs étaient remplis d'espoir. Nous fûmes accueillis au phare par un vieux célibataire à l'air rébarbatif, du nom de Laurent Thibault, nommé gardien provisoire, en attendant l'arrivée du nouveau titulaire et qui, par la suite, y demeura comme subalterne.

II

Hivers de naguère

L'intérieur du phare se composait de neuf étages reliés par des escaliers tournants conduisant à la tourelle de « la lumière » qui servait de guide aux marins, et d'où le regard embrassait circulairement un magnifique panorama s'étendant au-delà d'une vingtaine de milles.

À mesure que nous prenions contact avec nos rares voisins, ces derniers qui étaient sauvages ou métis s'accoutumaient à notre présence et devenaient plus sociables. Ils étaient tous superstitieux et croyaient aux maléfices, et aux mauvais esprits. J'appris donc bien des légendes qui, pour la plupart, avaient trait à des personnages disparus ou à des faits anormaux supposés s'être produits au cours des nombreuses années d'existence de ce vieux phare. C'est ainsi que l'on prétendait le phare hanté, que le diable y avait élu domicile, et y manifestait sa présence à différentes époques de l'année. Monsieur Pouliot, le gardien précédent, assurait avoir vu, à plusieurs reprises, un homme se promener la nuit autour de la tourelle. Et que d'autres encore...

L'arrivée du nouveau titulaire continuait toujours d'exciter la curiosité des indiens ; ceux-ci vivaient encore dans les conditions d'un état très primitif.

Les indiennes portaient une jupe très courte et de couleur éclatante : rouge, bleue ou jaune. Elles avaient pour coiffure un bonnet en drap rouge et noir orné de perles, qu'elles travaillaient elles-mêmes à merveille. Les hommes avaient encore les cheveux longs. Ils étaient chaussés de mocassins et portaient une ceinture rouge. Nous les voyions à demi-cachés dans les broussailles, d'où ils nous observaient. Dans mon imagination enfantine, je croyais que nous allions être scalpés, et j'étais sous l'effet d'une grande frayeur. Nous avons plus tard constaté notre erreur, car nous ne pouvions rencontrer des êtres vraiment moins dangereux que ces Indiens de caractère doux et docile...

Dès les premiers temps de notre arrivée, nous fûmes éprouvés par une terrible fièvre typhoïde ; en quelques jours toute la famille fut atteinte, sauf mon père et le vieux domestique Laurent. L'on ne peut imaginer une plus triste situation pour le chef de la maison ! Toute une famille terrassée par la maladie, dans un endroit isolé, sans aucune organisation, sans médecin ni secours d'aucune sorte ! Les indiens, frappés de terreur, croyant que nous jetions des maléfices, n'osaient approcher du phare tant ils étaient terrifiés. Ils avaient raison ; malgré leur prudence, quelques-uns subirent la contagion et moururent. Il est reconnu que les maladies contagieuses sont toujours fatales chez les indiens.

Enfin la Providence, qui veille sur tous les malheureux, mit fin à cette terrible situation. Après trois mois d'anxiété, et sans avoir à déplorer la mort de personne, mon père eut enfin le bonheur de voir revivre ses chers malades. Le beau soleil du printemps et l'air pur de la mer ravivèrent les forces de tous ces convalescents qui se reprirent à l'espoir de vivre heureux.

Ô ! les rigueurs de l'hiver au Labrador à cette époque lointaine, il faut les avoir connues ! C'était d'abord, lorsqu'avait lieu la clôture de la navigation, l'adieu à tout contact avec la civilisation. Il fallait s'isoler pour six longs mois, et se pourvoir de tout ce qui était nécessaire pour faire face aux rigueurs du climat. À certains jours, les longues veillées n'étaient troublées que par le fracas des violentes tempêtes. Les plaintes du vent tourbillonnant autour du phare avaient je ne sais quoi de lugubre. Et cependant, au milieu de ce désarroi de la nature en furie, nous nous sentions en sécurité près d'un bon feu. Il y avait un certain charme à suivre le déchaînement des éléments.

Mon père, craignant la nostalgie, chercha à se distraire. Stimulant la bonne volonté des Indiens dont il commençait à se faire des amis, il leur fit construire à travers la forêt un chemin de voiture reliant le phare à leur campement, soit une distance de deux milles environ. Tous les jours il s'y rendait en voiture, avec son serviteur Laurent ; quelquefois mon père m'amenait avec lui, ce qui m'était un grand plaisir. Quels souvenirs charmants j'ai gardés de ces promenades, souvent faites le soir au clair de la lune, dans le silence profond de cette nature sauvage ! Nous suivions l'étroit sentier de l'épaisse forêt, les arbres couverts de givre prenaient des formes fantastiques, et partout je croyais voir surgir des ombres. L'on n'entendait que le bruit sec du craquement des arbres sous l'action du froid, le saut d'un lièvre effrayé et dans le lointain, le cri lugubre d'un hibou, le froissement d'aile d'un oiseau effarouché qui venait quelquefois troubler le calme de cette imposante nature...

Quel spectacle grandiose que ces nuits d'hiver dans les forêts du Labrador ! Celui qui a pu contempler le ciel parsemé d'étoiles, la lune projetant sa lumière opaline sur la sombre et vaste forêt, coulant ses rayons sur les arbres recouverts de frimas, les reflétant sur la neige immaculée, ne peut facilement l'oublier.

À l'approche du petit village indien nous étions accueillis par les aboiements de quinze chiens. Les petits sauvages apeurés se cachaient à notre vue. Cette tribu, composée d'environ trente familles, vivait dans des cabanes d'écorce de bouleau, genre *wigwam,* et étaient groupées autour de l'unique maison de la réserve, celle de leur chef, le père Gabriel. L'aspect de celle-ci était humble ; construite en bois rond, elle se composait d'une seule pièce dont les murs étaient tapissés de toutes sortes de gravures coloriées. La fumée légère et bleuâtre qui s'échappait de son toit, si différent de ceux des cabanes de l'entourage, était comme un doux appel, un symbole de paix et de réconciliation.

Le père Gabriel était un vieillard dont l'air patriarcal le faisait estimer de tous. Il administrait sa petite colonie en vrai diplomate ; pas une question ne se débattait sans qu'on eut recours à son avis et à ses conseils. À l'époque où nous le connûmes, il était âgé de quatre-vingts ans. Il vécut jusqu'à cent ans. Charlotte, son épouse, n'était pas moins intéressante que son mari ; très intelligente, elle parlait assez bien le français, et possédait l'art de raconter admirablement. Ces deux vénérables vieillards avaient été témoins de nombreux faits de la vie primitive et mystérieuse de ce Labrador, alors si ignoré du reste du monde, et avaient une longue expérience ; aussi mon père prenait-il grand intérêt aux conversations du vieux Gabriel, conversations traduites du montagnais par la bonne Charlotte. C'est au cours de ces entretiens que mon père put obtenir les renseignements les plus intéressants sur cette région sauvage et pittoresque. Entr'autres, le vieux Gabriel racontait le naufrage des frégates anglaises commandées par l'amiral Walker, venu pour s'emparer de Québec en 1711 et dont, selon lui, son aïeul aurait eu connaissance. Ces vaisseaux, au nombre de quarante, vinrent au cours d'une effroyable tempête, se jeter sur une pointe du rocher située entre l'Île-aux-Œufs et la Pointe-aux-Anglais, l'un des endroits les plus dangereux de la Côte-Nord, et qui tient son nom de ce naufrage.

La tradition rapporte qu'il y avait à bord d'une des frégates de l'amiral Walker un jeune Canadien dont on se servait comme guide ; que celui-ci, pour sauver son pays, aurait volontairement dirigé la flotte vers un de ces rochers dangereux dont il fut lui-même la victime. Quel admirable patriotisme, et qu'il est regrettable que le nom de ce jeune héros n'apparaisse pas dans l'histoire ! Les autres frégates rebroussèrent chemin ; le pays était sauvé ! Le vieil indien assurait aussi que, le lendemain du naufrage, la baie était couvertes de soldats aux habits rouges, cadavres que l'on pouvait compter par centaines. Des richesses, des trésors mêmes, furent trouvés par des passants étrangers au pays, qui firent bien quelques cachettes mais ne purent jamais les retracer. Aujourd'hui encore, les gens de la Pointe-aux-Anglais croient à l'existence de ces richesses ; et la légende veut qu'un être mystérieux en soit le gardien. Des recherches et des fouilles révéleraient peut-être des trouvailles intéressantes au point de vue historique.

L'on peut voir encore, entourant le monument de

Wolfe à Québec, quelques-uns des vieux canons provenant des frégates de l'amiral Walker, que mon père, après en avoir fait l'acquisition des gens de l'endroit, offrit au marquis de Lorne, alors gouverneur général du Canada.

Gabriel racontait aussi ses longues excursions dans l'intérieur des terres où il disait avoir été témoin de choses étranges. Il existait alors, paraît-il, un géant énorme dont la tête surpassait le plus grand des arbres. L'apparition de ce géant était de très mauvais augure pour celui ou celle qui avait la mauvaise fortune de le rencontrer. Gabriel parlait encore de la jonglerie, qui en ces temps-là existait sur une haute échelle. C'est par l'entremise des jongleurs que les chasseurs indiens pouvaient communiquer avec les parents ou amis restés à la mer. Ces jongleries n'étaient ni plus ni moins que des rapports diaboliques. Le révérend père Arnault, vieux missionnaire oblat, qui évangélisait les indiens et que j'ai connu, en parle dans le rapport de ses missions.

C'était notre unique promenade recommencée tous les jours et annoncée aux Indiens par les quinze chiens du père Gabriel, qui se faisaient entendre d'aussi loin qu'ils nous flairaient. Nous entrions dans l'humble demeure d'une exquise propreté, et dont les murs étaient ornés de toutes sortes de gravures de journaux que nous remettions à Charlotte, après lecture faite. Gabriel, près du poêle, fumait son calumet ; sur son front aux beaux cheveux blancs nous lisions tout un passé intéressant. Il me semble voir encore son bon sourire et son accueil bienveillant. Mon père causait quelque temps avec

lui, s'informait surtout du résultat de la chasse aux loups-marins, alors en abondance à cette époque. Puis notre visite terminée, nous reprenions le chemin du phare... Or, au retour d'une de ces visites mon père nous dit un jour : « Vous vous rappellerez ces promenades dans ces étranges solitudes ». En effet, quelle profonde vérité renfermaient ces paroles, et combien j'en ai gardé chèrement le souvenir. Hélas ! les années ont passé et tous ces personnages ont disparu, laissant derrière eux les sillons où dorment les vives impressions de mon enfance !

Tout est maintenant silencieux dans ce petit coin de terre, et les broussailles ont recouvert le sentier qui nous y conduisait.

III

Les beaux printemps de ma jeunesse

L'arrivée du printemps nous apporta une heureuse diversion : le retour des oiseaux, la chanson cristalline des ruisseaux, la forêt exhalant ses parfums délicieux. Les arbres se dégageaient des frimas de l'hiver sous la brise printanière, et sous les chauds rayons du soleil, tout s'animait dans cette nature sauvage. Un air de fête régnait dans l'atmosphère. La senteur fortifiante du varech, le croassement des corneilles cherchant leur nourriture sur les grèves, enfin toute la nature, ensevelie depuis de longs mois, semblait revêtir ses plus beaux atours et nous inviter au bonheur de vivre sur ces rives enchanteresses. Le Saint-Laurent, dégagé de son étau de glace, coulait doucement ses eaux pures, en pleine liberté, après de longs mois de captivité. Parfois, au large, le souffle d'un cétacé, plus loin l'écho d'une chanson joyeuse, s'unissaient en cadence au bruit des rames frappant les flots bleus. Au milieu de cette nature en fête une vie nouvelle s'offrait à nous. Mon père, délivré de la longue captivité de l'hiver, s'écriait dans son enthousiasme : « Respirons, mes enfants, cet air qui n'a pas encore été respiré ! Jouissons d'autant plus de cette beauté que nous en sommes les seuls admirateurs. »

Bientôt s'ouvrit la navigation. C'était l'événement attendu par tous les habitants de la côte qui, privés de communications, se trouvaient dépourvus de bien des choses nécessaires. Enfin, ils allaient pouvoir se ravitailler.

Semblables à de grands oiseaux déployant leurs ailes, de jolis vaisseaux à voiles blanches commençaient à voguer sur le fleuve. À cette époque nous ne comptions que peu de bateaux à vapeur mais beaucoup de voiliers transatlantiques ; il y en avait parfois des centaines. Rien n'était plus joli que le spectacle de ces élégants navires, voiles hautes, retenus par le calme et se balançant légèrement devant le phare, en attendant un vent favorable pour continuer leur voyage. Nous entendions le chant des matelots que l'écho répétait dans le lointain, ce chant particulier aux marins des bateaux à voile et qu'ils employaient lorsqu'ils mettaient le navire à tribord ou à bâbord. Quelquefois mon père se rendait à bord de l'un de ces navires, soit pour une visite au capitaine, soit pour rendre un service ou demander une assistance quelconque. Et c'était toujours des rapports courtois et obligeants.

Le mois de juin de chaque année marquait généralement la date de l'inspection du phare et du ravitaillement. Un vaisseau du gouvernement était spécialement désigné pour cette fonction. C'était alors le *Napoléon III,* sous le commandement du capitaine Larochelle, lequel périt plus tard avec ce même vaisseau, lors d'une tempête dans les provinces maritimes.

Mon père faisait de grands préparatifs pour la réception de ces officiers du gouvernement ; c'était le principal événement de l'année.

Aussi à l'arrivée des inspecteurs, le phare était toujours brillant, propre et confortable, ce qui lui a valu, à juste titre, sa réputation de tenue irréprochable, réputation maintenue depuis par ses successeurs.

L'arrivée de ce vaisseau, au printemps de 1873, nous rapprochait pour la première fois de la civilisation depuis notre arrivée à la Pointe-des-Monts. Quelle joie pour mon père de revoir ses chers compatriotes de Québec ! Je n'oublierai jamais le sourire heureux avec lequel il les accueillait. Monsieur Faucher de Saint-Maurice, qui était un passager du *Napoléon III,* en parle en termes émus dans son livre *De tribord à bâbord.*

Mon père, homme cultivé et intelligent, qui avait lutté moralement pour s'adapter à cette nouvelle existence et soutenir le courage des siens, ne put cacher son émotion. J'entends encore sa voix tremblante raconter les souffrances de l'hiver, les ennuis subis et les inquiétudes de toutes sortes.

Qui aurait dit en l'écoutant parler ainsi que, en dépit des souffrances dont il faisait le récit, il finirait par s'attacher assez profondément à ce coin de terre isolé pour ne plus vouloir le quitter ? Il est donc vrai de dire que souvent nous nous attachons davantage aux lieux où nous souffrons.

IV

Mœurs indiennes

À l'époque de notre arrivée au Labrador, les indiens se divisaient en trois tribus différentes : les Montagnais, les Naskapis et les Esquimaux.

Le Montagnais a le caractère doux, de commerce agréable ; les hommes sont généralement grands et beaux, les femmes, petites. C'est à cette nation qu'appartenait notre aimable couple, Gabriel et Charlotte.

L'Esquimau est d'un naturel plus farouche, il vit généralement dans les terres et ne vient que rarement à la mer ; il est court, gros et trapu.

Le Naskapi diffère peu du Montagnais ; seulement il est plus timide, plus craintif même, et extrême en tout. Comme mon père demandait un jour à l'un de ces Naskapis de lui faire une paire de raquettes – car ces Indiens travaillent à merveille tous ces genres d'ouvrage : raquettes, souliers, mocassins – il répondit : « Moi capable faire raquettes, mais pas certain ».

« Comment ? » réplique mon père, « tu dis capable mais pas certain, pourquoi ? » « Moi, aller dans le bois couper l'arbre pour faire raquettes, l'arbre peut tomber, couper jambe à moi, mourir dans le bois, et moi pas capable faire raquettes. » « Bien, faisons toujours le risque de la jambe cassée », dit mon père en souriant.

Les indiens se réunissaient l'hiver à la Pointe-des-Monts pour faire la chasse aux loups-marins, lesquels abondaient à cet endroit. Cette chasse était périlleuse. Les chasseurs, complètement vêtus de blanc pour ne pas effrayer l'animal, partaient de grand matin, deux par canot. Ils devaient se rendre à une grande distance au large, où ils étaient tantôt entourés de banquises, tantôt ballottés par de fortes vagues. Ils étaient ainsi exposés tout le jour à mille dangers, et souvent sans aucun résultat pratique. Les parents et amis demeurés à terre attendaient leur retour avec anxiété, et leur joie était alors d'autant plus intense qu'ils avaient ou non réussi à la chasse. Les femmes étaient généralement chargées du dépeçage ; après avoir enlevé une certaine épaisseur de graisse, elles apprêtaient la viande qui, pour tous, était un véritable régal. Après les repas les chasseurs se réunissaient auprès du feu, et chacun racontait ses exploits.

Ces aventuriers, hommes sans culture, rompus à toutes les fatigues et misères, bravant la mort tous les jours pour leur subsistance, se couchaient ensuite satisfaits, sans aucun souci du lendemain, exemples frappants de la simplicité et des modestes désirs de l'homme à son état primitif.

Les indiens, comme toutes les races indigènes d'ailleurs, aimaient beaucoup la danse ; ces danses primitives, dont j'ai été le témoin plus d'une fois, avaient un aspect des plus étranges. Un vieux sauvage caché dans le coin le plus obscur de la maison, abrité derrière un rideau noir, accompagné d'un tambour, laissait entendre un chant plaintif et toujours sur la même note. Ce chant était le récit de tous les faits récents ou passés ; des succès ou non de la chasse, des événements gais ou tristes ; tout se chantait sur le même ton. Les danseurs, placés en cercle, tournaient en frappant du pied, en cadence, dans un seul mouvement du corps, unissant leurs voix à celle du musicien improvisateur. Pas un sourire n'éclairait la physionomie de ces danseurs qui avaient plutôt l'air d'assister à une sombre cérémonie.

Aujourd'hui la civilisation a apporté ses changements, la jeunesse indienne est au courant des danses modernes dont elle raffole. Les jeunes indiennes ne portent plus le bonnet traditionnel, elles s'habillent à la canadienne ; cependant, dans l'intérieur des terres et vers le Blanc-Sablon, certaines tribus ont conservé les mœurs primitives et se livrent encore à des actes barbares. C'est ainsi, dit-on, que quelqu'un atteint de folie est considéré comme un être inutile et est supprimé. Mon père qui était coroner pour le Labrador, fut un jour appelé pour faire une enquête au sujet d'un indien disparu. Le plus grand mystère régnait autour de cette disparition. Après de longues recherches, le coroner apprit enfin que le malheureux, devenu subitement fou, avait été passé en conseil, condamné et fusillé. Combien de faits semblables se sont passés dans ces endroits où la justice et les lois étaient ignorées.

Un fait étrange à constater chez l'indien, c'est qu'il dort aussi bien debout que couché. Un soir, comme nous revenions, ma sœur et moi, de l'une de ces séances mystiques qui avaient eu lieu chez le père Gabriel, séances qui surexcitaient notre imagination, nous fûmes les témoins de l'un de ces cas. Nous revenions par l'éternel chemin « Charlotte » ; c'était une de ces soirées splendides où la lune, émergeant au-dessus des arbres de la forêt, l'éclairait dans tout l'éclat de sa beauté. Tout à coup, au sortir du bois, voici que nous apercevons, droit au milieu du seul chemin à notre disposition, un homme immobile. À cette heure tardive, dans un endroit aussi solitaire, cette apparition n'était pas très rassurante. Il nous fallait passer près de lui nécessairement. L'homme mystérieux ne broncha pas. Inutile de dire que le retour au phare se fit tout d'une course. Mon père, mis au courant de l'étrange aventure et accompagné du jeune homme employé au phare, se rendit pour constater l'étrange phénomène. Après avoir adressé la parole plusieurs fois au type mystérieux, ce n'est qu'après l'avoir fortement secoué qu'il put obtenir quelques renseignements très vagues, indiquant qu'il dormait en attendant le retour de compagnons en retard.

V

Une fillette apprend la vie

Comme je venais d'atteindre mes dix ans, l'on songea à la question importante de ma première communion. Les maisons d'éducation à cette époque étaient très rares sur la Côte-Nord, pour ne pas dire qu'il n'y en avait pas du tout. Seule, une dame Bilodeau, native des Trois-Pistoles et possédant une instruction solide ainsi qu'une belle éducation, s'était consacrée, n'ayant pas d'enfants, à la tâche de préparer à ce grand événement de la vie les quelques enfants des environs. Nombreux sont aujourd'hui ceux qui ont reçu de cette digne éducatrice l'instruction chrétienne suffisante pour être admis à la première communion.

Cette cérémonie coïncidait toujours avec la visite du missionnaire qui, en ce temps-là, ne passait que deux ou trois fois l'an.

Mon séjour dans cette famille fut un des plus beaux temps de ma vie. La demeure des Bilodeau, située à l'est de la Baie-Trinité, était isolée au bord du bois, à quelques arpents de la belle rivière Trinité ; cette dernière est remarquable par les truites qui fourmillent dans ses eaux et qui font les délices des amateurs durant la saison de la pêche. La famille se composait de monsieur et de madame Bilodeau, du grand-père Bilodeau, vénérable vieillard aux cheveux blancs, puis d'une autre jeune fille, qui était comme moi une préparante à la première communion.

La vie était bien simple dans cet humble milieu où les jours s'écoulaient tranquillement dans un travail uniforme. Une union parfaite régnait dans cette paisible demeure. Après nos heures d'étude nous faisions quelques sorties aux alentours. Un profond silence dominait ces parages solitaires, un silence où semblait planer quelque chose de mystérieux. Nous n'avions pour point de vue que le vaste horizon de cette immense étendue d'eau salée, de couleur bleue ou grise selon la température et les saisons. Quelquefois, j'accompagnais monsieur Bilodeau dans ses courses à travers les bois, lorsqu'il allait faire la chasse au lièvre et à la perdrix. Le soir, au coin du feu, j'écoutais, tout à la fois ravie et saisie d'une secrète terreur, les contes et les légendes que nous racontait l'aïeul. En avait-il vu de ces fantômes, de ces loups-garous et de ces feux-follets, que l'on retrouve dans les histoires si bien racontées par monsieur de Gaspé dans ses *Anciens Canadiens !* Le cher grand-père relatait ces choses avec des expressions d'une si profonde vérité que les cheveux nous en dressaient sur la tête.

Mais, mon plus grand plaisir c'était lorsque nous partions, le soir, pour aller au « Petit Mai » faire la veillée chez monsieur Boucher, notre plus proche voisin, à une distance de quatre milles. Monsieur Bilodeau attelait alors au traîneau son gros bœuf, qui remplaçait le cheval domestique, et nous partions sur la glace en suivant le bord du rivage. Nous avions d'un côté le bandeau noir de la forêt et de l'autre la grande nappe de neige qui s'étendait à perte de vue. Chaudement enveloppée dans les peaux de fourrures, tout le long du chemin je rêvais à ces légendes et à ces apparitions mystérieuses que m'avait racontées, la veille, ce bon grand-père Bilodeau. Et nous arrivions chez monsieur Boucher où nous attendait l'accueil le plus cordial. Quelle sincérité se reflétait sur ces figures souriantes et bonnes ! Monsieur Boucher mettait alors la bouteille sur la table en disant : « Prenons un petit verre à la santé des veilleux ». Puis la table se préparait pour la partie de cartes durant laquelle ne cessait de régner la plus franche gaieté. Braves gens, disparus eux aussi !

Le révérend père qui faisait la tournée des missions arriva enfin, et je fus admise à faire ma première communion. C'était alors le père Lacasse, jeune missionnaire oblat, très intelligent, qui a laissé sur la Côte-Nord du Saint-Laurent un souvenir des plus populaires. Ce jeune père s'est plus tard distingué par ses ouvrages sur la colonisation.

Comme il n'y avait pas de chapelle, la mission se faisait dans la maison d'un particulier ; on y dressait un autel dans la pièce la plus propice. La coutume voulait aussi que les gens des environs accompagnassent le missionnaire dans sa tournée à la maison voisine, de sorte que cette occasion réunissait toujours un assez grand nombre de personnes. Comme la maison où avait lieu cette mission n'avait pas toujours le nombre de pièces suffisantes pour loger autant de monde, on improvisait des lits partout. À cause des intempéries, il arrivait souvent que ces gens-là étaient retenus plusieurs jours au même endroit.

La mission avait lieu, cette année-là, chez madame Mead, dont la maison était située à la pointe ouest de la Baie-Trinité. Il fut donc convenu que je me rendrais chez cette dame, et l'on m'y transporta en « cométique » conduit par un guide sauvage nommé Simon. Dans la salon de madame Mead je reçus du révérend père Lacasse les dernières instructions, pendant lesquelles ce bon père marchait de long en large, comme s'il eût été devant un nombreux auditoire.

Enfin arriva le grand jour ! Quelques jolies fleurs ornaient l'autel. Le tout très simple, mais imposant. Le chant religieux, l'humble aspect de toutes ces choses en hommage au Tout-Puissant, l'isolement de l'endroit et la ferveur admirable de ces hommes rustiques, écoutant avec respect la parole du missionnaire, donnaient un cachet de solennité à cette fête dont l'ensemble me laissa un souvenir inoubliable.

Madame Mead, chez qui avait lieu cette cérémonie, était née d'un père écossais et d'une mère indienne ; elle était une vraie métisse. Douée d'un physique imposant, elle avait le teint cuivré et des yeux perçants qui reflétaient une intelligence très vive.

À ses manières distinguées s'ajoutait un esprit remarquable d'observation qui la plaçait au-dessus de la généralité de son entourage. Tous ceux qui ont eu l'occasion de rencontrer cette femme ont conservé l'impression de sa personnalité exceptionnelle ; elle a d'ailleurs joué un rôle assez important et a laissé un excellent souvenir. Elle avait épousé, en premier mariage, un monsieur Montreuil, puis convolé une seconde fois avec monsieur Mead, un Écossais, lequel, sauvé d'un naufrage, désastre si fréquent alors, avait trouvé refuge chez madame Montreuil ; de là une idylle, laquelle se termina par le mariage.

L'origine des métis provenait d'alliance d'indiennes avec des naufragés de diverses nationalités, condamnés par les circonstances à vivre dans ces milieux qu'ils ne pouvaient plus quitter à cause du manque de communications et de la grande distance qui les séparait de leur pays.

VI

Les jours et les saisons passent…

Le second hiver, un événement inattendu vint rompre la monotonie de la vie du phare. Le malheur de l'un fait souvent le bonheur de l'autre, dit le vieil adage. C'est ainsi que, par une formidable tempête, comme il s'en déchaîne dans ce pays, une goélette, perdue dans un épais brouillard, vint se jeter sur les récifs de la Pointe-des-Monts. Miraculeusement sauvé, sans aucune perte de vie, l'équipage vint se réfugier au phare, où ses membres reçurent tous les soins que réclamait leur triste état. L'équipage se composait de quatre hommes seulement dont le capitaine François Lévesque, un Canadien ; John Chevrier, un Acadien ; un jeune Anglais du nom de Bingay, de Montréal, puis un nègre nommé John Davis, le cuisinier du bord. Comme il n'était plus possible à ces rescapés, en cette saison tardive, novembre, de retourner dans leur pays, ils furent forcés de s'installer au phare pour l'hiver en attendant le retour de la nouvelle navigation. Cette circonstance fortuite fut une aubaine pour les résidants du phare qui n'eurent qu'à se féliciter de ces nouveaux convives dont la compagnie était des plus agréables. Les soirées se passaient au coin du feu, en d'aimables causeries, alors que l'intéressant capitaine nous racontait ses exploits et les nombreuses aventures survenues dans ses longs voyages. Les soirées se terminaient généralement par une fête aux huîtres, ces dernières, abondantes, provenant de la cargaison de la goélette naufragée.

Puis notre John Davis, véritable comédien, couronnait la veillée par ses chansons du plus grand comique et ses pantomimes très expressives. Il avait fait la connaissance de quelques familles indiennes groupées non loin du phare, convaincu qu'étant lui-même de couleur, il pourrait fraterniser avec elles. Je ne sais comment expliquer la chose, mais les indiens n'aiment pas les nègres qu'ils appellent « *pentock* ». Cependant, il s'était fait une amie et était très régulier dans ses visites. Or un soir, comme d'habitude, John partit joyeux, pimpant, pour aller voir sa douce amie, mais hélas ! il trouva cette fois un rival près de sa belle. Il s'ensuivit une altercation, et bientôt des coups de poings s'échangèrent, dont le résultat fut que le malheureux nègre revint avec les yeux plus bleus que noirs. Ce fut la fin de ses amours, plutôt brusquement interrompus. Le printemps venu, chacun de nos rescapés reprit le chemin de son pays, et nous ne les revîmes jamais.

Que d'étrangers, avec lesquels s'établissait une certaine sympathie, passèrent au phare pour ne jamais revenir ! Je me souviens qu'un jour, un visiteur étranger arriva seul dans un canot, venant de très loin, nous dit-il. Mon père le reçut avec son habituelle cordialité. L'étranger, qui se disait médecin, passa huit jours au phare, et pendant huit jours nous fûmes sous le charme de sa belle éducation et de sa haute culture, mais le but de son voyage extraordinaire demeura un mystère.

Un bon matin, il annonça son départ. Entré dans sa chambre pour descendre ses malles, mon frère, stupéfait, le trouva armé de pied en cap : revolvers, poignards, couteaux ; etc. « Voyez-vous », dit-il à mon frère, « en voyage il faut être prudent ». Certes, la sécurité était pour lui ! Il nous fit ses adieux, prit le chemin de la mer avec son petit canot et nous n'en entendîmes plus jamais parler. Cet homme fuyait-il la justice après quelques crimes ? Qui pourra jamais le dire ?

Les saisons se succédaient, chacune enveloppant la Pointe-des-Monts de l'atmosphère qui lui était particulière. C'était la nature dans toute sa beauté pittoresque, et nous pouvions l'admirer à satiété.

Si le mois de mai est le mois des fleurs, il est aussi, sur la Côte-Nord, le mois du calme des éléments. En effet, il semble que pendant une certaine période les tempêtes soient plus rares et que les grosses brises de l'ouest prennent un repos. La mer devient alors plus calme et unie comme un beau lac qui se confond avec les cieux ; un soleil éclatant embrasse de ses rayons splendides l'atmosphère embaumée.

Quel spectacle grandiose que l'un de ces beaux matins de mai ! À perte de vue, des centaines, des milliers de canards filant dans les airs, ou se posant sur la surface des eaux, prenaient leurs ébats joyeux. C'était l'époque de la couvaison, et nous les voyions bientôt préparer leurs nids dans la solitude du bois.

Quelle aubaine pour les chasseurs que l'arrivée des canards ! Aussi voyait-on les canots sillonner le fleuve en tous sens et entendait-on les coups de fusils déchirer l'air. Je me rappelle encore la remarquable adresse avec laquelle l'habile chasseur qu'était monsieur Alexandre Comeau abattait les canards, à quelque distance qu'ils fussent.

Cette chasse agréable n'était pourtant pas sans danger, car dans l'ardeur de la poursuite une distraction de la part du chasseur pouvait causer un accident.

Par l'un de ces beaux matins du mois de mai, deux jeunes sauvages, fils adoptifs du père Gabriel, étaient partis en canot pour une de ces excursions de chasse au large du phare. Nous avions vu leur canot et nous avions entendu leurs coups de feu, sans que cela eut attiré notre attention plus qu'à l'ordinaire. Le soir, le pauvre vieux Gabriel vint nous demander si nous n'avions pas vu ses fils. Nous comprîmes, par ces seules paroles, qu'un malheur était arrivé ; malgré les recherches qui furent faites, ces deux jeunes malheureux demeurèrent introuvables. Les profondeurs de la mer ont toujours gardé leur secret sur ce pénible accident, car les corps n'ont jamais été retrouvés. Leur canot aurait-il chaviré, auraient-ils été dévorés par les monstres marins, ou, était-ce l'œuvre de ces fameux serpents de mer que des chasseurs auraient vus plusieurs fois au large ? On ne le sut jamais. L'accident demeura un mystère. La disparition soudaine de ses deux enfants adoptifs affecta beaucoup le pauvre vieux Gabriel. Il en ressentit une grande tristesse que rien ne put dissiper. Tous les matins, nous pouvions apercevoir sa grande silhouette aux premières lueurs du jour, sur le haut de la Pointe-des-Monts, semblant demander à la mer silencieuse si elle ne lui rendrait jamais ses chers disparus...

Les années passaient et graduellement nous nous acclimations à notre séjour solitaire. Loin des bruits de la circulation et de la civilisation, constamment en présence de la grande nature, nous avions appris à l'aimer. Cependant, cette vie d'idéal avait un côté dangereux, surtout pour la jeunesse dont l'imagination est pleine d'enthousiasme. Vivant plutôt de rêverie dans une existence de liberté complète, loin du bruit et des spectacles du monde,

n'étant restreinte par aucune obligation sociale, il était dangereux pour une jeune personne de se former une fausse idée de la vie réelle, dont elle aurait à souffrir plus tard si elle était appelée à vivre dans la société ou à jouer un rôle important dans la vie. Dans leur sage prévoyance, mes parents comprirent ce danger.

Si cet isolement, au milieu de gens aux coutumes et aux mœurs différentes, contribue à resserrer davantage les liens de la famille, il ne prépare pas les enfants à faire leur chemin dans la vie, car chacun de nous un jour quitterait le toit paternel et le berceau de son enfance que le vieux phare abritait si joyeusement. Soucieux de ne rien négliger pour notre avenir, nos parents décidèrent de nous envoyer au couvent, mes deux sœurs et moi, et ils choisirent le couvent de Sillery, dirigé par les sœurs de Jésus-Marie.

Lorsque nous revenions après une année d'absence passée au pensionnat, nous étions heureuses d'apercevoir, du pont du *Napoléon III,* la grande tourelle blanche du phare se dessinant sur le fond bleu du firmament. Vu du large, l'aspect était grandiose ; les jolies dépendances, le mât avec les deux gros canons placés de chaque côté, le tout ressemblait à une vieille forteresse.

VII

Une visite pastorale et un sauvetage

En 1874, monseigneur Langevin, évêque du diocèse de Chicoutimi, faisait sa dernière tournée pastorale sur toute la côte du Labrador. Comme je n'avais pas encore été confirmée et que monseigneur se trouvait justement à la mission de Godbout, mes parents profitèrent de la circonstance pour m'y conduire en compagnie de plusieurs jeunes indiennes de mon âge. La légende n'avait pas été fort charitable pour le Godbout d'autrefois, mais depuis tout était bien changé, et l'on savait maintenant que Godbout possédait une petite population chrétienne et de bonnes mœurs. Cette bourgade comptait environ cinquante familles indiennes et quelques familles canadiennes.

Pour la circonstance l'on avait fait de grands préparatifs, et la chapelle avait été décorée avec tout le faste possible. Au grand jour, toute la petite population, tant indienne que canadienne, se rendit à la chapelle. Je dois dire que monseigneur Langevin, tout en ayant la réputation d'un saint, était d'une extrême sévérité sur tout ce qui concernait le service religieux. Donc, au moment solennel de la confirmation, monseigneur, s'étant approché, fut surpris de voir une multitude de bonnets rouges, coiffures des indiennes dont certaines étaient très âgées. « Comment ! » s'exclama-t-il, « vous n'avez pas mis vos robes et vos voiles blancs ? » Stupéfaction générale. Quelqu'un au milieu de l'assemblée dut expliquer que ces pauvres indiennes ignoraient complètement le cérémonial de la confirmation, monseigneur continua néanmoins d'une voix courroucée : « Mettez vos mouchoirs blancs sur vos têtes ». Et de voir ces mouchoirs blancs sur les cheveux noirs crépus de ces indiennes au visage bronzé était un spectacle vraiment comique. Et c'est ainsi que je fus moi-même confirmée avec un mouchoir sur la tête.

En 1877, mon père dont la santé avait été fortement ébranlée par de longues luttes, soutenues avec courage, mais au détriment de sa santé, obtint un congé de six mois pour aller suivre un traitement à Québec. À l'exception de deux de mes frères qui demeurèrent en charge du phare, nous partîmes avec toute la famille, à bord d'une goélette, à destination de la vieille cité de Champlain. L'équipage de cette goélette se composait de trois hommes seulement ; le capitaine, propriétaire du vaisseau, et ses deux frères.

C'était au mois de novembre et la saison commençait à se faire rigoureuse ; une très forte brise et la grosse mer retardaient notre marche. Au large, nous apercevions un gros trois-mâts venant à notre rencontre. Le premier soir de notre départ, par oubli ou négligence, les hommes de l'équipage n'allumèrent pas les feux des signaux, ce qui était une grave contravention aux lois maritimes. Nous nous couchâmes plus ou moins rassurés sur le danger qui pouvait en résulter, comme si nous avions eu le pressentiment d'un malheur. À minuit, nous fûmes éveillés par un choc épouvantable, en même temps que l'eau pénétrait par torrents dans la cabine. Nous étions tous terrifiés, nous demandant si nous n'étions pas sous l'effet d'un cauchemar. Un cri terrible de l'homme du bord nous fit comprendre ce qui venait d'arriver. Nous montâmes sur le pont, et quelle ne fut pas notre terreur en apercevant une énorme masse noire qui frôlait notre petit voilier ; c'était le trois-mâts de la veille, navire de dix-neuf cents tonneaux, qui venait de nous frapper à bâbord. Avec toute l'énergie du désespoir et de toute la force de ses poumons, mon père jeta un cri : « Sauvez-nous, nous allons périr ! »

En effet, notre pauvre goélette à la mâture cassée n'était plus qu'une épave ; nous étions dans une obscurité complète, secoués par une mer déchaînée dont les vagues immenses, en passant par dessus bord, venaient s'abattre sur notre frêle embarcation. Ballottés entre le ciel et l'eau, nous attendions avec résignation le dénouement tragique qui semblait inévitable. Nous demeurâmes à demi-submergés pendant quatre longues heures ; alors, mon père, de sa voix tremblante, jeta un dernier appel dans la nuit. Ô miracle ! Une voix lui répondit, et, tout près, soulevé par les vagues, nous distinguâmes un léger esquif monté par quatre hommes, qui depuis longtemps nous cherchaient sans pouvoir nous trouver dans l'obscurité. C'était le salut ! Mais que de difficultés nous avions à surmonter avant de prendre place sur ce bateau ! Nous fûmes encore exposés à de grands dangers sur cette mer furieuse qui semblait vouloir à tout prix nous entraîner dans ses abîmes. Grâce à la prudence et à l'habileté de nos braves sauveteurs, nous fûmes bientôt recueillis pour être transportés à bord du navire qui était déjà à une grande distance. Après la collision, avec une cruelle lâcheté, les deux frères du capitaine de la goélette, avaient décidé de se sauver seuls. Pour mettre à exécution leur criminelle résolution, ils s'emparèrent de la seule chaloupe qu'il y avait à bord. Ma mère, ma sœur et un de mes petits frères, croyant que tout le monde pouvait s'y réfugier, s'élancèrent dans la chaloupe en dépit de la défense de ces misérables. Nous fûmes par ce fait séparés en deux groupes, ignorant notre sort les uns les autres. Se sentant en défaut, ces deux hommes avaient décidé de se diriger vers la terre et d'abandonner les malheureux passagers à leur triste sort. Ce n'est que sur les instances de ma mère et les supplications de ma sœur qu'ils consentirent à changer leur direction et à aller vers le navire qu'ils réussirent à atteindre en se guidant sur les lumières, et nos chers naufragés furent hissés à bord au moyen de cordages. Comment décrire la scène inoubliable qui se déroula lorsque nous nous retrouvâmes réunis tous ensemble sur le pont du navire étranger ? Comment décrire les transports de joie, les cris, les pleurs et les étreintes ? Le bon capitaine, lui-même, à cette vue, pleurait comme un enfant. Nous étions tous sauvés grâce à sa bonté, ainsi qu'au dévouement des membres de son courageux équipage.

Un fait qui ne manqua pas de causer une surprise et une hilarité générale après les émotions passées, fut celui de m'apercevoir tenant dans mes bras mon petit Sybil, aimable petit chien ratier que je n'avais pas abandonné et qui semblait lui aussi se trouver tout heureux d'être sain et sauf.

Il m'est impossible d'exprimer la bienveillance et la charité avec lesquelles nous fûmes traités par le capitaine Osen, envers qui nous avons toujours conservé une grande reconnaissance. Il était d'origine norvégienne et commandait le navire *Antonia* qui faisait le transport du bois entre Québec et l'Europe. De son coté, le capitaine Osen ne nous perdit pas de vue et conserva de nous le meilleur souvenir. Chaque fois qu'il avait l'occasion de rencontrer un membre de la famille, c'était comme s'il eût retrouvé un parent ou un ami bien cher.

Chaque année, lorsque l'*Antonia* revenait au pays selon son habitude, son capitaine faisait en sorte de passer le plus près possible du phare de la Pointe-des-Monts pour que le drapeau norvégien nous rappelât son souvenir.

C'est ainsi que souvent, dans la vie, on rencontre certaines personnes avec lesquelles une circonstance quelconque ou un service rendu nous donne occasion de former réciproquement des liens indissolubles.

Quelques années plus tard, alors que mes deux sœurs et moi revenions du couvent, où nous avions passé l'année, trois messieurs étaient à causer sur le bateau de la traverse de Lévis. Tout à coup l'un d'eux se lève et vient à nous. « N'êtes-vous pas les fillettes de la famille sauvée d'un naufrage, au mois de novembre 1877 ? » nous demanda-t-il. Nous avions grandi, nous étions bien changées, cependant ce bon capitaine de jadis nous avait reconnues. Une joie réelle rayonnait sur sa figure ; il s'informa longuement de la famille, rappela le souvenir de cet événement passé, dont il avait été le héros, à qui nous devions un large tribut de reconnaissance. Ce fut la dernière fois que nous le vîmes.

Le congé de mon père étant terminé, de Québec nous revînmes à la Pointe-des-Monts le printemps suivant. Mon père, fatigué par les soucis que lui avait occasionnés la réparation des dommages subis, fut tout heureux de son retour à la vie tranquille. Ainsi, peu à peu, au contact des beautés de la nature, il finit par aimer cette nouvelle existence et s'y complaire tellement qu'il ne désirait plus s'en éloigner.

VIII

Deux beaux coins de la Côte-Nord

La baie Trinité, connue par sa situation avantageuse comme baie de refuge pour les navigateurs, est considérée comme l'un des plus beaux ports de la Côte-Nord. Aussi, dans les gros vents de l'Ouest, voyait-on quelquefois la baie remplie de jolis voiliers, se balançant au gré de la tempête.

Il n'y avait pas alors pour les marins autant de protection qu'aujourd'hui, les phares étaient rares sur la Côte-Nord, et les bouées inconnues. Aussi, à cette époque les naufrages étaient-ils nombreux. La Côte-Nord, le Labrador, pourrait être considérée comme un vaste cimetière de marins. Pas une baie, une anse où l'on ne voie encore les débris, la carcasse d'un navire. Pas un endroit où l'on ne trouve une croix de bois avec cette inscription : « Ici repose un noyé ». C'est tout.

À quelques arpents du phare, à l'entrée de la forêt, il existe un cimetière où reposent cinq noyés trouvés sur la grève à la suite d'une effroyable tempête. Là, tout près, sous une touffe de sapins, reposent trois malheureux recueillis dans le goulet même ; et ainsi de suite, tout le long de cette côte, des tombes évoquent pour les voyageurs les tragédies du passé. Nous ne pourrions jamais compter les malheureuses victimes que le majestueux Saint-Laurent, si beau et si limpide parfois, a englouties et rejetées sur ces rives désertes.

À l'époque où je demeurais à cet endroit, il n'y avait que trois familles : madame Mead, monsieur

Bilodeau, et monsieur X... Les maisons des familles Bilodeau et Mead étaient situées aux extrémités de chaque pointe de la baie. Celle de monsieur X... au centre, était plutôt une espèce de masure, où il vivait dans le plus grand abandon. Monsieur X... était devenu l'ennemi juré du père Bilodeau.

La baie Trinité, comme tant d'autres de la Côte-Nord, n'a plus son charme d'autrefois. Sa jolie grève de sable n'est plus ce qu'elle était pour le voyageur, et le travail incessant des creusages, bouleversant la baie magnifique, en a troublé les ondes bleues. C'est le progrès, le développement ; mais la rivière, la belle rivière qui a fait les délices de tant de pêcheurs, est stérilisée par la construction des moulins, et les cris stridents des machines et des manufactures troublent aujourd'hui la paix et l'écho des bois.

Godbout est l'un des plus jolis et des plus pittoresques endroits de la Côte-Nord. Il est situé à quinze milles à l'ouest de la Pointe-des-Monts. Pour bien décrire ses beautés il faudrait être artiste.

Une baie magnifique, aux eaux bleues, profondes et transparentes, est entourée d'une large plage de sable qui ferait les délices des citadins à la recherche de beaux endroits pour les bains d'eau salée. Cette plage est surmontée d'un plateau contournant la baie, au fond de laquelle se silhouette une dentelle de sapins. Au nord, et paraissant presque toucher le ciel, s'élèvent les célèbres mornes de Godbout. Du haut de ces montagnes, l'on peut jouir du plus magnifique panorama. Le regard embrasse à la fois, d'un côté, l'immensité du fleuve, et, de l'autre, les vastes forêts qui se perdent dans le lointain. Des cascades aux eaux jaseuses coulent de la montagne en serpentant à travers les verts sapins et les rochers grisâtres, qui étincellent de lumière sous le reflet du cristal des eaux. Au bas, nous apercevons quelques maisons éparpillées ici et là comme autant de jolies fleurs blanches émaillant une prairie ; à l'ouest, coule paisiblement la belle rivière Godbout, renommée pour l'abondance du saumon et de la truite qui font, depuis nombre d'années, les délices de ceux qui ont l'avantage d'aller y faire la pêche. De chaque côté de cette rivière, l'on aperçoit de nombreux chalets servant de résidences aux amateurs durant la belle saison.

La pêche abondante apportait alors aux habitants de cette région de bons revenus ; aussi ils s'y livraient avec ardeur et plaisir.

Tout est changé aujourd'hui dans ce beau Godbout d'autrefois. De nombreuses industries sont installées dans ce site enchanteur, et maintenant le bruit des machineries, les tracas des affaires et les cris perçants des sirènes troublent le calme de cette reposante nature. D'une douce et simple mentalité, les habitants de cette localité vivaient dans une atmosphère saine. Maintenant, ils sont partiellement remplacés par des individus de diverses catégories, aux mœurs bien différentes de celles d'autrefois.

Godbout est la place natale de monsieur Alexandre Comeau, dont le nom est resté célèbre par ses qualités et ses nombreuses connaissances. Le gouvernement a fait ériger à cet endroit une plaque commémorative à cet homme intelligent, marque d'estime à son souvenir et justement méritée. Monsieur Comeau possédait une bonne notion des sciences qu'il avait acquise par son travail, ses études et son esprit d'observation, le tout joint à un grand jugement. Sa conversation était toujours intéressante et il pouvait traiter intelligemment de n'importe quel sujet. En sa qualité de médecin provisoire, combien de pauvres malades n'a-t-il pas soulagés et même sauvés d'une mort certaine ! L'on venait de très loin pour le chercher. Chasseur émérite et de plus habile nageur, il eut maintes fois l'occasion d'accomplir des actes héroïques en sauvant la vie d'un grand nombre de personnes. Un jour, sa femme, en compagnie de quelques amis, était allée faire une promenade en canot. La rivière, si belle qu'elle soit, est extrêmement dangereuse par son fort courant et sa grande profondeur ; or, par une mauvaise manœuvre sans doute, l'embarcation chavira. Monsieur Comeau s'aperçut, de terre, de l'accident, et aussi prompt que téméraire, il s'élança à la nage et ramena les naufragés sur la grève ; après les avoir tous sauvés, il retourna faire un dernier plongeon pour retirer du fond de l'eau une carabine appartenant à l'un des naufragés.

Qui n'a entendu parler de la terrible traversée qu'il fit du nord au sud, dans l'hiver de 1863, probablement l'aventure la plus remarquable de toute sa carrière ? Un groupe de cinq hommes s'était embarqué dans deux canots pour aller faire la chasse aux loups-marins si nombreux en ces temps-là. C'était un jour de janvier et l'un des plus grands froids de l'hiver. Il s'éleva tout à coup une forte tempête du nord, et les canots furent emportés par les glaces vers le large de la Pointe-des-Monts. Ils étaient sans cesse exposés à périr, tantôt par les vagues furieuses, tantôt par les banquises qu'ils étaient obligés de traverser par étapes ; ils ne pouvaient revenir à la côte et ils étaient sur le point de manquer de provisions. Enfin, ballottés par la tempête, ils étaient menacés d'une mort certaine. Seul, monsieur Comeau sut conserver son sang-froid, son courage et son énergie. Par des efforts surhumains, il surmonta les difficultés, résista à la fureur des flots, et au bout de trois jours il put, avec ses compagnons exténués de fatigue et de froid, atteindre la rive sud. Ils étaient sauvés ! Mais que d'énergiques efforts monsieur Comeau avait dû déployer ! Quand il voyait ses compagnons, exténués, saisis par le froid, exposés à un assoupissement mortel, il les soulevait, les obligeait à marcher sur la glace, et parvint ainsi à les sauver. N'était-ce pas héroïque ?

En dépit de son génie incontestable, monsieur Comeau avait cependant un ennemi, et cela dans son propre entourage. Or, un jour d'hiver, alors que tous deux accompagnaient le père missionnaire dans l'une de ses tournées, ils eurent à traverser une baie dont la glace d'eau salée n'est jamais ferme et par conséquent très dangereuse. L'ennemi en question enfonça sous la glace, la tête seule émergeant à la surface, et il pouvait disparaître d'une minute à l'autre. Le danger était extrême et les chances de salut bien minces, comme la glace d'ailleurs. Monsieur Comeau n'hésita pas ; s'approchant du malheureux le plus près possible, il le saisit par sa ceinture, et réussit à le retirer de sa terrible situation. Celui-ci était sauvé, il devait la vie à son pire ennemi. Cette aventure eut pour résultat de mettre fin à une querelle qui datait de dix ans. Inutile de dire que, par la suite, ils devinrent de bons amis.

Plus d'une fois j'eus l'occasion, dans nos excursions à Godbout, de voir monsieur Comeau à sa jolie résidence, bâtie au centre de la baie, et où nous étions toujours agréablement accueillis.

Il me fait plaisir de faire ici son éloge, car nous pouvons dire de lui qu'il a vécu en faisant le bien, et qu'il a laissé le souvenir d'une belle intelligence. Il dort depuis longtemps du dernier sommeil que rien ne peut troubler. Il ne connaîtra jamais le bouleversement survenu dans son cher Godbout dont il était si fier, et où il a passé toute une vie remplie de bonnes œuvres, en jouissant de l'estime et du respect de tous ses concitoyens.

IX

Où l'on parle du Labrador, d'un ermite et d'un naufrage

À quinze milles plus haut que Godbout, est situé Mistassini. Cet endroit est resté plus ou moins célèbre par le séjour qu'y fit, pendant de nombreuses années, un vieil ermite du nom de Michel Émond. Je ne crois pas que l'inspiration divine ait dicté la vocation de cet ermite, mais bien plutôt une déception d'amour qui lui avait fait prendre en haine l'humanité tout entière. Seul en ce lieu si propre à une solitude complète, il pouvait se livrer en toute liberté à ses amères réflexions, sans être troublé par aucune distraction mondaine.

J'eus l'occasion, un jour, de visiter cet endroit et je n'en ai jamais connu d'aussi triste. La sombre rivière, qui sort de l'intérieur pour se jeter dans le fleuve Saint-Laurent, est bordée de chaque côté par des rochers abrupts et escarpés. Impossible de trouver le moindre sentier pour guider le voyageur. Au nord s'élève une haute montagne, ou plutôt, un immense rocher au sommet duquel apparaissent quelques pauvres arbustes d'un sombre aspect. La végétation semble avoir oublié ce coin de terre qui est noir et isolé, tel un sombre tableau dépourvu de fraîcheur et de coloris. Un profond silence glaçait d'effroi, on n'entendait pas même le gazouillement des oiseaux qui semblaient fuir ces lieux mornes et solitaires. Seule, l'eau de la rivière, par son murmure perpétuel, éveille l'écho de cette solitude. Et c'est là que, depuis de nombreuses années, vivait un être humain, au milieu de ces tristes parages. Nous allâmes le visiter ; il habitait une petite maison, ou plutôt une masure dépourvue du plus rigoureux confort, en compagnie de deux énormes chats noirs qui devinrent furieux à notre approche.

L'homme n'avait plus aucune apparence de civilisation ; il avait l'aspect de l'homme des bois ; cependant, il nous reçut avec politesse, nous invita même à manger des fruits de son jardin, et dans son langage nous reconnûmes un certain reste de bonne éducation. À nos questions sur sa manière de vivre et comment il aimait sa solitude, il nous répondit qu'il était parfaitement heureux, et qu'il ne pourrait plus vivre en société aujourd'hui. Nous le quittâmes sur le soir, à l'heure où le soleil descendait derrière la montagne. Debout sur un rocher, il nous regarda nous éloigner. Pendant longtemps nous vîmes sa haute silhouette, qui disparaissait peu à peu dans l'ombre du crépuscule. Saisie d'une secrète terreur, je me demandais comment cet être humain, cet homme ayant une âme, une intelligence, pouvait se résigner à vivre dans un tel isolement.

Quelques années plus tard, nous apprîmes qu'il avait été trouvé mort dans sa triste hutte.

Le Labrador inculte, ce pays presque ignoré dont on raconte tant de légendes, occupe encore l'esprit des explorateurs et des aventuriers, tel le lac Mistassini dont il a fallu tant d'années pour découvrir la mystérieuse histoire, et celle aussi de l'existence supposée d'une ville dans les plaines immenses du Labrador, à l'extrémité de ses côtes.

Mon père relate, dans ses notes, avoir vu des décombres ou ruines de maisons, dont la structure prouvait un développement avancé de la civilisation ; de plus, le guide qui l'accompagnait dans ses recherches lui affirma avoir entendu raconter par ses ancêtres, qu'une ville avait certainement dû exister dans l'intérieur du Labrador. Ceci laisserait supposer que ce serait peut-être à l'époque où Cabot, vénitien et navigateur célèbre, sous le régime d'Henri VIII d'Angleterre, découvrit Terre-Neuve et le Canada, en 1497.

Le Labrador, « terre de Caïn », comme le nommait les Français, était inconnu alors, ce qui expliquerait que Cartier et Christophe Colomb n'auraient pu prendre connaissance de ce pays isolé, ayant suivi une direction différente de celle de Cabot. En tout cas, tout cela est bien discutable. Est-ce une légende ? Je m'en rapporte aux souvenirs de feu mon père toujours intéressé dans ses recherches.

Je me rappelle avoir été témoin d'une de ces tempêtes effroyables où nos vies mêmes étaient menacées. C'était ce que les marins appelaient le « coup de la Toussaint », tempête qui devenait terrible lorsqu'elle coïncidait avec les « grandes mers. » Cette année-là, elle se déchaîna en véritable ouragan. Toute la famille était réunie dans le phare lorsque la tempête atteignit le paroxysme de sa fureur. L'intensité du brouillard était telle que nous avions peine à voir dehors. L'homme chargé d'aller tirer le canon tous les quarts d'heure devait être retenu par un câble pour ne pas être emporté par le vent. De la pièce où nous étions réunis, nous écoutions les vagues venant s'écraser sur le phare avec un bruit formidable et s'ajoutant aux hurlements du vent. D'un instant à l'autre, nous nous attendions à être engloutis dans les profondeurs de cette mer rugissante. Quels moments d'angoisse !

Cette anxiété dura vingt-quatre heures, et ce ne fut qu'au matin suivant que la tempête s'apaisa. Mais au dehors quel triste spectacle ? Ce n'était partout que débris et amoncellements de toutes sortes. Le pont, les dépendances, la bâtisse à canon, les poteaux télégraphiques, tout avait été balayé, écrasé ou emporté ; seul, le phare inébranlable dans sa forte structure était resté debout. Tout près, à quelques arpents, un lugubre tableau s'offrait à nos yeux. Un navire, renversé sur un récif, était devenu la proie de l'élément en furie. On n'apercevait aucun signe de vie à bord. Plus tard nous apprîmes que trois hommes avaient été emportés mais que les autres,

sains et saufs, devaient leur salut au courage et au sang-froid de la femme du capitaine. Par quelles angoisses avaient dû passer ces malheureux ! Cette tempête fut l'une des plus terribles et des plus remarquables que j'aie jamais vues sur la Côte-Nord.

Une autre tempête non moins mémorable dévasta les Sept-Isles au mois de novembre 1902. Les Sept-Isles sont à environ 75 milles en aval de la Pointe-des-Monts ; elles sont surtout remarquables par une baie immense que l'on considère comme l'un des plus beaux sites de la Côte-Nord.

C'est à cet endroit qu'eût lieu le terrible désastre maritime du *Saint-Olaf,* perdu corps et biens dans ce naufrage, l'un des plus tragiques enregistrés dans l'histoire de cette Côte. Le *Saint-Olaf* commandé par le capitaine Lemaître, de nationalité britannique, en était à son dernier voyage de la saison. Parti de Nathasquan le matin, il se trouva en pleine tempête aux approches de la baie ; après une lutte désespérée, le bateau, désemparé, alla frapper un rocher surnommé « La Boule », situé au centre de la baie. Ce fut un désastre complet, équipage et passagers furent engloutis. Le lendemain, l'on ne trouva sur la grève que le corps d'une jeune fille de Nathasquan qui s'était embarquée le jour même à destination de Québec.

Un feu étrange, surnommé « le feu fantôme », occupa pendant plusieurs années l'imagination des habitants de la Côte-Nord.

Ce feu est authentique et il n'a nul rapport avec la superstition, j'en ai été moi-même le témoin, et plus d'une fois. Ce feu apparaissait de temps à autre ; il remontait ou descendait le fleuve, sa lumière était douce et vacillante, exactement comme celle d'un bateau, changeant quelques fois de couleur. Il n'avait ni saison ni jour pour faire son apparition, mais c'était toujours par un soir de très grand calme. Je me rappelle très bien l'avoir vu devant le phare, un soir de janvier, alors qu'à cette date aucune navigation n'était possible. Mon père croyant que ce pouvait être un bateau en danger s'empressa de faire tirer le canon. Il n'entendit aucune réponse ; lentement et doucement le feu continua sa course vers l'est. Il n'est aucun endroit de la côte où il n'ait été vu, et il était pour ainsi dire tellement identifié avec ce coin du pays que son apparition n'apportait pas plus de surprise que le lever de la lune. Feu l'honorable Taschereau, d'Ottawa, en excursion sur la Côte-Nord dans son yacht, ayant aperçu un soir ce feu étrange, le poursuivit pendant toute la nuit. Le feu apparaissait toujours à une certaine distance de son yacht, mais il ne put jamais l'atteindre, de sorte qu'au matin, le juge s'aperçut qu'il avait parcouru, en vain, une distance de quarante milles, vers le sud.

Quelques savants ont expliqué que cette lumière étrange pouvait être produite par l'effet de quelque phénomène atmosphérique, d'autres ont prétendu que c'était peut-être l'âme d'un marin englouti dans les profondeurs du Saint-Laurent qui avait à expier quelques méfaits. Quoi qu'il en soit, jamais personne n'a pu découvrir l'origine de ce feu mystérieux.

Un monstre marin aurait aussi été vu par monsieur Pierre Comeau. Il lui apparut, un jour qu'il était à la chasse, en face du phare, à une distance assez proche pour lui permettre de décharger son arme sur lui. Le monstre ne broncha pas. Il put remarquer qu'il ressemblait à un serpent par sa façon d'onduler à la surface de l'eau. Sa tête, qu'il tenait soulevée, avait une gueule énorme, la grosseur de son corps était celle d'un bœuf, et sa longueur, d'après le témoin, pouvait avoir environ quatre-vingt pieds. Surpris de ce que les coups de feu n'avaient pas troublé le serpent, monsieur Comeau, saisi de frayeur, jugea plus prudent de s'en éloigner.

Ce monstre aurait encore été vu en maintes circonstances et en différents endroits de la côte ! Cependant, personne n'eût jamais la hardiesse d'essayer de le capturer ou de le tuer.

On rapporte que du temps de monsieur Wallace, le premier gardien du phare de la Pointe-des-Monts, une famille entière disparut à quelques arpents du phare, à un endroit nommé l'Anse à la Morue. Comme cette famille voyageait en canot d'écorce, on a supposé qu'elle avait été attaquée et dévorée par le monstre en question.

Les accidents de ce genre étaient très fréquents sur la Côte-Nord, étant donné que tout transport se faisait par eau, soit en canot, soit en chaloupe. Ainsi, madame Mead, que nous connaissons déjà, avait un fils marié, nommé Thouz. Un soir de l'automne de 1872, il partit en canot, accompagné de sa femme et d'un camarade, pour aller faire la veillée chez le plus proche voisin, à une distance de quelques milles. Ils ne revinrent jamais, et leurs corps ne furent jamais retrouvés, ce qui fit croire encore davantage à l'existence de ce monstre marin.

Lorsque le gouvernement d'Ottawa décida d'installer le télégraphe sur la Côte-Nord, il envoya à cet effet un inspecteur-instructeur chargé de cette mission jusqu'au Labrador. C'était un événement tenant du prodige pour les habitants de la côte que de pouvoir communiquer si promptement avec la civilisation. Or, l'agent en question, chargé de l'ouverture des bureaux et de l'instruction des opérateurs, était un expert d'Angleterre, nouvellement arrivé au pays. C'était un homme d'une vive intelligence et d'un esprit très cultivé, mais tout cela joint à la plus grande hypocrisie. Dès son arrivée dans cette partie du pays, il installa son bureau chez une brave famille et il engagea, en qualité d'opératrice, la jeune fille de la maison, laquelle était très jolie et très cultivée. Les leçons commencèrent et malheureusement il arriva que professeur et élève devinrent amoureux l'un de l'autre. Naturellement les parents étaient sceptiques au sujet de ces amours, ne connaissant rien de ce jeune homme qui, de plus, n'appartenait pas à la même religion qu'eux. Ils manifestèrent leurs inquiétudes à la jeune fille mais déjà elle était fort éprise des charmes de cet enjôleur, si bien que les parents finirent par donner leur consentement. Le mariage des deux jeunes gens, sous les plus brillants auspices, fut béni au phare même de la Pointe-des-Monts, par monseigneur Bossé, alors évêque-coadjuteur du Labrador.

Hélas ! les jours de bonheur furent bien courts ; au bout d'un an, la malheureuse enfant revenait auprès de ses parents, n'étant plus que l'ombre d'elle-même ; ceux-ci la reçurent avec compassion, mais à la condition qu'elle ne retournerait plus avec cet être odieux.

Les rapports de sa mauvaise conduite et aussi la manière dont il avait traité sa femme étant parvenus jusqu'aux autorités d'Ottawa, il fut suspendu de ses fonctions et formellement averti qu'il ne reprendrait sa position qu'à la condition qu'un changement sincère dans sa conduite pût permettre à sa femme de retourner avec lui. Il usa alors de tous les stratagèmes, et employant tous les détours possibles pour faire consentir sa femme à retourner avec lui, il lui fit parvenir les plus belles promesses. Celle-ci, se trouvant malheureuse dans une telle situation et souffrant beaucoup d'être séparée de son enfant, consentit à retourner auprès de son mari. Son père s'opposait à son retour au foyer conjugal ; prévoyant peut-être de nouveaux malheurs il lui dit avec humeur et fermeté : « Tu le veux, eh bien ! pars ! mais heureuse ou malheureuse, ne reviens plus ». La pauvre enfant partit donc par un triste jour d'automne pour le lointain Labrador où résidait alors son cruel mari. Six mois plus tard, la famille apprenait par une dépêche télégraphique que leur fille avait été brûlée vive dans sa maison. Un incendie mystérieux dont personne ne put découvrir la cause avait tout réduit en cendres.

Malgré les difficultés du trajet, le père affligé se rendit tout de suite à Mingan, mais il ne put trouver que les restes calcinés de sa belle jeune fille d'autrefois. Il acquit la certitude, d'après l'opinion générale des gens de l'endroit, que la pauvre malheureuse avait été brûlée à mort par son mari.

Avant l'arrivée même du père de la jeune femme, le misérable époux avait pris la fuite emmenant avec lui son enfant. Il ne reparut jamais dans le pays. Où s'est-il réfugié et qu'est devenu ce fils que les grands-parents avaient à peine connu ? Personne ne les a jamais revus. Cet enfant doit être maintenant un homme d'une quarantaine d'années, s'il vit encore. Il n'a peut-être jamais connu la triste histoire de sa pauvre mère qui l'avait tant aimé.

Dans le petit cimetière de Mingan, on peut encore voir la croix qui nous dit le nom et nous rappelle la triste destinée de cette jeune femme infortunée, qui ne trouva que des pleurs et la mort la plus horrible, là où elle avait espéré trouvé la joie, le bonheur et la douceur d'aimer.

XI

Un peu de géographie et quelques souvenirs

La baie Saint-Augustin est une jolie petite baie aux ondes bleues, d'un demi-mille de contour, et située à environ un mille du phare. Elle a de plus un port assuré contre les vents de l'est, ce qui est une grande protection pour la marine.

Les quelques maisons que nous voyons ici et là au fond de la baie ont plutôt l'apparence de villas. Sur sa colline s'élève sa jolie petite chapelle où se réunissaient alors les quelques familles de l'endroit. Du large, le voyageur aperçoit sa blanche silhouette, elle semble dire : « Je suis la protectrice des marins et des voyageurs ». À cette époque, elle était desservie par les Eudistes, qui y venaient tous les mois.

Quelle douce et délicieuse ferveur on goûtait dans l'atmosphère de cet humble sanctuaire, loin des bruits profanes, où l'âme se sentait plus près du ciel !

Je me rappelle : nous partions les matins d'hiver, sur le traîneau conduit par le vieux Jack, seul cheval de l'endroit, et accompagnés du père missionnaire, nous passions par l'unique chemin ; d'un côté nous avions la forêt, de l'autre l'immense champ de glace à perte de vue et sur lequel se détachait la ligne bleu pâle de la rive sud. La paix profonde de l'endroit, le vaste horizon, si loin qu'il semblait se perdre dans les profondeurs, tout l'ensemble de cet entourage nous imprégnait d'un charme mystique.

Pendant la messe, les voix de quelques Indiennes faisaient entendre des cantiques dans leur idiome sauvage, chant bien simple mais d'une originalité expressive. Après la messe nous reprenions le chemin du retour, toujours accompagnés du père que nous ramenions au phare.

Nous aimions beaucoup la visite de ces religieux, tant pour leur haute culture que pour leur talent musical qui nous intéressait beaucoup. Je dois dire ici que ces pères ont apporté beaucoup d'améliorations sur la Côte-Nord.

Saint-Augustin était l'endroit idéal pour les longues méditations et les douces rêveries. La nature souriante avait un charme unique par les beaux soirs d'été. Quel coup d'œil splendide que de voir le soleil, perdu dans des flots d'or, disparaître derrière la forêt, et paraissant si près qu'il semblait toucher aux grands arbres, tandis que ses rayons, jaillissant sur le beau fleuve, l'illuminaient de leur splendeur ! Et les soirées tièdes, le murmure du ruisseau, le dernier chant de l'oiseau sous la feuillée, le frisson de la brise, le parfum des fleurs sauvages s'exhalant sous la rosée, tous ces bruits imperceptibles d'une nature au repos, l'âme seule peut en saisir le sens et la beauté !

J'aime à remonter le cours de ces années lointaines et à me rappeler combien l'enthousiasme embellissait alors ma vie, en rendant plus attrayantes encore ces solitudes.

Les îlets Caribou situés à deux milles plus bas que la Pointe-des-Monts étaient considérés comme extrêmement dangereux pour la navigation, surtout à l'époque où celle-ci ne se faisait qu'à la voile. Nombreux sont les naufrages et les désastres arrivés à cet endroit.

On raconte qu'à la suite de ces tempêtes si terribles qui jetaient parfois deux ou trois navires à la côte, la grève était jonchée d'effets et de marchandises de toutes sortes. En ces temps reculés, où il n'y avait dans cette partie du pays aucune protection judiciaire ni lois maritimes, on se livrait à un véritable pillage, et on a même prétendu qu'on allait jusqu'à finir la vie des pauvres survivants qui respiraient encore. Je dois ajouter toutefois que ce n'étaient pas les naturels du pays qui se livraient à ces cruautés, mais plutôt des étrangers venant d'ailleurs et faisant le métier de pirates.

Plusieurs bonnes familles canadiennes sont établies aux îlets Caribou ; ces familles vivent du produit de leur pêche et chasse et jouissent d'une honnête aisance. Elles sont groupées autour de leur jolie chapelle et vivent dans la parfaite harmonie d'un cercle familial où le bonheur de l'un fait le bonheur de l'autre. C'est là qu'on retrouve encore dans toute sa beauté la vie simple et naturelle des premiers aventuriers de notre beau pays.

Autrefois, leurs soirées intimes réunissaient les parents et les amis, et chacun savourait avec plaisir les plats favoris de leur cuisine particulière. Ils faisaient ensuite la partie de cartes, on chantait en chœur nos douces et belles chansons d'autrefois, puis on dansaient gaiement au son de la musique du violoneux que l'on rencontre encore dans presque tous ces endroits. Les amateurs de folklore pourraient trouver, parmi les gens de ces îlets, de vrais sujets pour leurs soirées du bon vieux temps.

Une des familles les plus remarquables de cet endroit fut sans contredit celle de monsieur Elzéar Chouinard.

Cet homme a laissé sur la Côte-Nord un souvenir vivace, tant par sa haute probité que par le mariage romanesque qu'il fit avec une jeune fille de nationalité étrangère que la destinée avait fortuitement introduite dans sa vie. Il était venu tout jeune aux îlets avec un oncle et une tante qui furent les pionniers de l'endroit. C'était un couple aux sentiments nobles et généreux, n'ayant pas d'enfants : le jeune Elzéar devint leurs fils adoptif et il fit honneur à ses protecteurs. Or, un jour, le lendemain de l'une de ces furieuses tempêtes si fréquentes alors, un navire fut jeté à la côte. Tout l'équipage avait disparu ; seul le capitaine, du nom de MacDougall, avait réussi à se sauver avec son enfant, une fillette de cinq à six ans. Ils furent recueillis par la famille McClure et traités avec tous les égards et les soins possibles. Le capitaine, d'origine écossaise, fut obligé de partir, mais craignant pour son enfant les difficultés d'un long et périlleux voyage après le malheur qui lui était arrivé, il préféra la confier aux soins de monsieur et madame McClure, assuré qu'il était de leur sollicitude et de leur bonté envers cette petite fille qu'ils aimaient déjà. Il partit pour ne plus jamais revenir et ne donna jamais plus aucune nouvelle. Les années passèrent ; l'enfant était devenue une charmante jeune fille, et le jeune Elzéar, un beau et grand garçon.

Dans de telles circonstances, il n'en pouvait être autrement ; sous l'œil vigilant de leurs parents adoptifs qui percevaient déjà un amour naissant, les deux jeunes protégés s'éprirent l'un de l'autre. La jeune fille espérant toujours le retour de son père, retardait le mariage. Enfin, elle reçut un jour une longue missive des parents de son père lui donnant les détails de sa mort, et la sollicitant de revenir dans son pays où l'attendait une vie brillante. La jeune fille ne se laissa pas tenter par les riantes perspectives de bonheur que lui offraient des parents inconnus, et ne voulut pas retourner dans son pays. Elle demeura fidèle à son ami d'enfance. Ce fut un mariage d'amour ; ils furent heureux et eurent une nombreuse famille dont plusieurs vivent encore aujourd'hui aux îlets Caribou.

Les Caouï sont de petites îles situées à quelques milles plus bas que la rivière Pentecôte et auxquelles on a donné ce nom de Caouï, à cause de la grande quantité d'oiseaux de ce nom qui se trouvent dans ces parages. Ces îles ne sont pas occupées mais elles sont un excellent refuge pour les marins.

Il s'est raconté bien des légendes au sujet de ces petites îles isolées. Trois voyageurs qui avaient fait halte un soir sur l'une de ces îles rapportèrent avoir vu un monstre dont ils ne purent définir la nature, car il paraissait tenir autant de l'homme que de la bête. Ces trois individus furent tellement effrayés de cette apparition qu'ils délogèrent de l'île sans retard. Fait étrange, le monstre leur semblait être sorti de terre comme il y disparut de même. Est-ce véridique ?

C'est aussi dans ces îles que fut retrouvé le cadavre du jeune Parent, assassiné par un nommé Poitras, des Méchins, côte sud. Ce dernier avait commis son crime durant un voyage (en 1871), qu'il fit du sud au nord, après avoir décidé le jeune homme à l'accompagner sous prétexte d'une affaire avantageuse. Débarqués à Caouï, il assassina son compagnon pour lui enlever les trente-cinq dollars qu'il possédait. Il l'enterra sous une épaisse couche de mousse, croyant bien que le corps de sa victime ne serait jamais découvert. Quelques mois plus tard, les porteurs du courrier de la Côte-Nord, passant par là, découvrirent le cadavre du pauvre jeune homme. C'est ainsi que le crime de Poitras fut découvert, et ce malheureux, après un long procès fut pendu à la Malbaie. Dans ses longs voyages jusqu'aux extrémités du Labrador, mon père avait recueilli des notes bien intéressantes que je regrette de ne pas avoir conservées. Après un long parcours, quelquefois au risque de grands dangers, il était agréablement surpris de trouver sur une de ces îles du Labrador, une habitation où il recevait la plus cordiale hospitalité dans une famille vivant avec une certaine aisance et ayant une certaine éducation. Il se demandait comment ces exilés du monde pouvaient se procurer les nécessités de la vie, puisqu'ils n'avaient de rapport avec la civilisation qu'une fois l'an.

C'est sur l'une de ces îles que fut découvert un cercueil contenant un corps entièrement pétrifié. D'où venait cet homme, et qui était-il ? Depuis combien d'années ce corps était-il pétrifié ? Nul ne le sut jamais et il fut impossible de trouver le moindre indice qui put révéler l'origine de cet être humain, certainement mort loin des siens.

XII

On visite les gens hospitaliers de la Côte-Nord

Lors du passage du marquis de Lorne, gouverneur du Canada, à la Pointe-des-Monts, il se passa une petite scène typique qui amusa beaucoup ce personnage distingué. Le père Babel, vieux missionnaire oblat du Labrador, se trouvait justement en mission au phare. Dans l'excitation causée par cette visite extraordinaire, quelqu'un s'approcha du révérend père, lequel, bien calme, lisait son bréviaire en se promenant devant le phare. « Mon père ! mon père ! Imaginez ! la princesse, le prince et le marquis qui arrivent ! » Et, sans se retourner, le bon père de lui répondre : « Ils sont de chair et d'os comme nous ».

Lui-même appartenait à une noble famille. Fils de comte, à vingt-cinq ans, il quittait son beau pays de France pour venir évangéliser les sauvages du Labrador, bien farouches à cette époque.

Le père Arnault, supérieur de cette communauté, avait la réputation d'être un saint et d'avoir opéré plusieurs miracles. On raconte qu'un jour, dans l'une de ses missions, ayant appris qu'une jeune Indienne était à l'article de la mort et qu'elle n'était pas baptisée, en dépit d'un trajet difficile à faire, le bon père se rendit à la cabane habitée par la malade. Le père de cette dernière, furieux à l'approche du missionnaire, prenant son fusil lui dit : « Si tu approches, je tire sur toi ». Alors, le saint prêtre, découvrant sa poitrine et lui montrant son crucifix : « Tire si tu le veux ». À l'instant, le fusil se détache des mains de l'Indien et tombe. Ce fut deux conversions au lieu d'une.

La communauté était établie à Bersimis dont les Indiens, à leur retour de l'intérieur des terres, avaient fait leur chef-lieu. La Compagnie de la Baie d'Hudson avait là un magasin considérable où les sauvages trafiquaient leurs pelleteries au retour des chasses. Aujourd'hui, les Oblats ont été remplacés par les Eudistes qui, avec le même esprit de charité et de dévouement, continuent l'œuvre sublime de leurs prédécesseurs.

Si le gardien du phare de la Pointe-des-Monts avait la réputation d'être hospitalier, il faut ajouter que les habitants de la Côte-Nord ne l'étaient pas moins. Cette population était un mélange de diverses nations, il y avait des Canadiens, des Français, des Anglais, des Écossais, que sais-je encore, qui, forcés par les événements de vivre dans ces endroits, avaient contracté des alliances avec des femmes des tribus sauvages de ce pays ; et de là viennent les métis qui existent encore aujourd'hui. Leur commerce était très agréable, ils étaient intelligents, spirituels et avides d'instruction. Même en ces temps reculés on ne trouvait pas une famille où régnait une ignorance complète. Il y en avait même quelques-unes possédant une certaine instruction et très au courant des événements de l'époque.

Chez ces gens-là, étrangers ou non, vous étiez toujours les bienvenus sans avoir à faire mentalement le calcul de votre bourse. Ils vivaient dans une aisance relative, il y en avait même, parmi ces courageux aventuriers, qui avaient acquis un état de prospérité remarquable ; c'était d'autant plus surprenant que la plupart de cette petite population vivait de chasse et de pêche dont les résultats étaient quelquefois bien minimes. Il est vrai qu'ils avaient comme compensation certains avantages ; pas de loyer, ni taxes, ni chauffage. Chacun habitait sa propre habitation et la forêt et la mer lui fournissaient les viandes et le poisson dont il avait besoin.

Ils cultivaient les légumes, les fruits sauvages étaient abondants, en un mot, ils avaient tout ce qui était nécessaire à l'existence.

Les subalternes étaient inconnus sur la Côte-Nord à cette époque ; chacun était son maître et propriétaire et pouvait se dire : « Je ne dois rien au gouvernement ni aux municipalités, ce que je possède je ne l'ai pas sollicité, c'est le fruit de mon travail ». Hélas ! elle n'existe plus aujourd'hui cette liberté ! Le progrès, en étendant ses industries d'un océan à l'autre, a fait circuler l'argent en abondance, mais cela, au détriment des mœurs pures et des belles coutumes hospitalières du passé. Elles n'existent plus ces habitudes simples et sincères qui ont fait, pendant au-delà d'un demi-siècle, le charme reconnu et apprécié des habitants de la Côte-Nord.

La Pointe-des-Monts est remarquablement située pour recevoir les visiteurs étrangers. C'est un endroit de protection d'abord, puis à cette sécurité s'ajoute la bonne hospitalité du phare. C'est ainsi que nous eûmes l'occasion de recevoir des visiteurs de marque, tels que le marquis de Lorne, alors gouverneur général du Canada, et la princesse Louise, ainsi que le prince Arthur. Ces visiteurs étaient souvent retardés au phare pour une raison ou pour une autre : ils savaient se conformer à notre vie simple et ils étaient très charmants.

Nous reçûmes aussi d'autres visiteurs distingués, le comte Desloges, et un jeune marquis de Roy. Ces derniers demeurèrent plusieurs semaines parmi nous, et nous eûmes le plaisir d'apprécier leur intéressante personnalité. Le séjour de ces charmants hôtes au milieu de nous fit époque dans ma vie. Le jeune marquis surtout, avec son joli langage parisien, m'apparaissait comme le prince charmant. C'était plus qu'il n'en fallait pour une jeune fille de seize ans, sortant du couvent, et surtout dans un pays si propre aux sentiments romanesques. Son départ fut un choc pour moi. J'en fus bien attristée. Je rêvai longtemps de lui : ma pensée l'accompagnait sur cette mer qui l'emportait au loin, là-bas, créant une distance de plus en plus grande entre nous. Cette réminiscence de ma jeunesse, où mon cœur de seize ans s'ouvrit pour la première fois aux illusions, est douce à ma mémoire. Ce souvenir me fait revivre un passé déjà lointain et qui me fut bien cher. Le souvenir, n'est-ce pas, après tout, ce qui nous reste de meilleur dans la vie ?

Il faut dire aussi que nous reçûmes, au phare de la Pointe-des-Monts, des étrangers de tous les pays, et je me souviens qu'un matin de juillet, l'on entendit frapper à la porte. Quelle ne fut pas notre surprise de nous trouver en présence de quatre ou cinq nègres africains aux lèvres saillantes et aux dents d'ivoire. Nous comprîmes tout de suite qu'un naufrage était arrivé ; en effet, nous apercevions à l'est du phare, à demi renversé sur son flanc et monté sur la pointe du rocher de l'Anse-à-la-Morue, un navire gigantesque ayant encore la voilure toute haute. Ce navire norvégien, le *Kinsberg,* perdu dans la brume épaisse qui couvrait le fleuve depuis huit jours, était venu se jeter sur ce rocher. Le brouillard était d'une telle intensité qu'aucun membre de l'équipage n'avait remarqué la détonation du canon qui avait été tiré cependant à tous les quarts d'heure régulièrement. Nous avons appris, plus tard, que la vraie cause du naufrage était due à une révolte qui s'était élevée sur le bâtiment. Ce dernier, sans guide, et laissé à lui-même, s'était jeté sur la côte ; heureusement, malgré la brume, il faisait un temps calme, car l'endroit était l'un des plus dangereux.

Le navire était commandé par le capitaine Tooker, de nationalité écossaise, et l'équipage était composé de marins russes, allemands, espagnols et de quelques nègres du plus beau noir. La difficulté aurait commencé entre le capitaine et son futur gendre qui était à bord, à titre de passager. On ne connut pas la cause du conflit survenu entre eux, mais le jeune homme avait réussi à soulever l'équipage contre le capitaine à qui l'on avait enlevé le contrôle de son navire. Un bagarre terrible aurait eu lieu entre les deux clans de l'équipage, et le pauvre capitaine aurait été jeté à la mer, si le navire n'était venu s'échouer là, quelques heures avant l'exécution de ce criminel projet.

Le capitaine, avec son équipage, et le jeune Bengez en question, vinrent se réfugier au phare en attendant qu'un vaisseau vint les chercher pour les transporter à Québec. Il va sans dire que les relations de cet infortuné capitaine et de son futur beau-fils furent rompues. Ces gens demeurèrent quinze jours au phare, et malgré la diversité des sentiments, des manières et des couleurs, ils nous firent passer un temps bien agréable. Tous ces types différents avaient chacun un talent particulier ; l'un était musicien, l'autre chantait les jolies chansons populaires de son pays, un autre jouait la comédie, de sorte que le phare se transformait en lieu de divertissement tous les soirs, alors que chacun étalait ses talents à qui mieux mieux. Le jeune Bengez surtout dansait admirablement. Le soir de leur départ, l'un des nègres, qui ne s'était pas encore fait entendre, entonna la chanson d'adieu : « Au revoir, au ciel ». La voix de cet Africain était superbe et il rendit cette chanson avec un talent et une expression remarquables. J'avais rarement entendu un chant aussi impressionnant.

Nous n'entendîmes jamais parler ni de ce capitaine ni de son équipage, il est probable que chacun dut reprendre le chemin de son pays respectif. Quant au jeune Bengez, nous apprîmes par la voix des journaux qu'il avait été tué accidentellement lors de l'écroulement qui eut lieu à la terrasse de Québec en 1888, et qui fit tant de victimes. Nous eûmes du regret d'apprendre sa mort, car ce jeune homme était charmant, et nous avions gardé de lui le plus agréable souvenir.

XIII

« Il était un petit navire… »

Si la Côte-Nord du Saint-Laurent jouit maintenant d'un système de navigation de premier ordre qui va lui permettre de se développer au point de vue économique et touristique, il revient aux pionniers de ces entreprises maritimes d'avoir posé les jalons des premières communications qui furent par la suite contrôlées et modernisées tel qu'aujourd'hui par la Clarke Steamship Co. et ses subsidiaires.

Avant 1885, les moyens de transport par eau se résumaient à bien peu de chose, c'était alors la petite goélette qui longeait de son mieux ces mornes abruptes et dangereuses. Elle desservait, tant bien que mal, une population isolée. Il y avait bien les vaisseaux du gouvernement fédéral, mais ceux-ci ne faisaient généralement que deux voyages l'an pour le ravitaillement des phares, au printemps et à l'automne.

Cependant en 1885, nous voyons les frères Holliday établir un service côtier, de Québec à Mingan. Leur premier vaisseau est le *Otter,* commandé par le capitaine May. Il navigua jusqu'en 1898, alors qu'il périt en novembre de la même année sur les récifs de l'Île-Blanche. Vint ensuite le *Saint-Olaf* (1899, capitaine Lemaître) qui vint se jeter sur un rocher au centre de la baie des Sept-Îles, en 1901. Je relate ce triste naufrage dans un chapitre précédent.

En 1902, succéda le *Douro* – capitaine Bernier – qui fit naufrage à la Pointe-aux-Anglais, en 1900.

Vers 1900, c'est le *King-Edward* qui entre en service, mais que l'on retire au bout de trois ans.

À ce stade, la compagnie Holliday décide de le remplacer cette fois par deux autres navires, l'*Aranmore* et le *Wolfe*.

Un regain d'activité semble alors reprendre dans les moyens de communication fluviale et de nouveaux espoirs renaissent pour l'établissement d'un service stable. Voilà la côte mieux organisée avec ces deux navires qui lui donnent double service ; l'un montant, l'autre descendant.

Ces ambitions ne furent malheureusement que de courte durée, car à l'automne de 1911, l'*Aranmore* et le *Wolfe* viennent en collision dans un épais brouillard, vis-à-vis la Malbaie. Le *Wolfe* fut éventré et coulé à pic. L'*Aranmore,* très endommagé, fut ramené à Québec pour ne plus reprendre son service.

Ce fut la fin de cette organisation maritime, et les frères Holliday discontinuèrent les activités de leur compagnie, après vingt-cinq années d'efforts et d'insuccès. Malgré l'appui financier des gouvernements, ils n'avaient pu mâter les risques et les difficultés d'alors.

La Côte-Nord ne restera pas cependant dépourvue de tout service, car en 1906, monsieur J.-A. Fafard, coroner de ce district, avait fondé, avec quelques associés, la Compagnie de navigation Nationale. Cette compagnie avait acheté le navire *Natashquan* qui desservit très efficacement cette population jusque vers 1914. Elle dut cependant subir le sort des précédentes et discontinuer son service pour des raisons d'ordre économique qui lui furent adverses. Le *Natashquan* était commandé par le capitaine Joseph Boucher, maintenant capitaine du *New-Northland,* de la Clarke Steamship. Monsieur Boucher est le doyen des capitaines de la flotte Clarke.

En 1917, le capitaine J.-E. Bernier, notre explorateur canadien, fonda avec un monsieur J. de S. Bossé, de Québec, la Gulf Saint-Lawrence Shipping & Trading Co. qui fit le service avec le *Guide* et le *Labrador.* En 1921, cette compagnie fut absorbée par les intérêts Clarke.

Ceci marque vraiment le début de la famille Clarke dans le domaine maritime et il convient ici de souligner l'œuvre éminemment utile qu'elle a accomplie.

Le rôle important joué par cette famille dans le développement économique de cette partie de notre pays est reconnu de toute autorité. Le nom de Clarke est maintenant écrit dans l'histoire maritime et industrielle de notre province et les compagnies qu'ils dirigent avec succès ont été, sans contredit pour cette région, le principal facteur de progrès en ces dernières quinze années.

Maintenant tout est changé. Quel contraste s'est opéré en ces quinze années ! C'est le progrès, l'industrie, le commerce qui tour à tour ont exigé l'amélioration des modes de transport.

De plus la Côte-Nord est aussi reliée à la rive sud par un service régulier de Rimouski à Clarke-City – pendant toute la saison de navigation – autre amélioration considérable qui existe déjà depuis quelques années. Ce service est fait par le coquet petit vapeur *Jean-Brillant* de la Compagnie de navigation du Bas-Saint-Laurent Limitée ; la plus importante des organisations du genre sur la rive sud.

Le nom de Jean Brillant évoque toujours chez nous ce héros de 1914, originaire de cette région et qui a jeté tant de gloire sur nos armées canadiennes par ses vaillants exploits lesquels lui valurent les plus hautes décorations ainsi que les plus grands honneurs de la guerre.

Un voyage sur la Côte-Nord était jadis une épopée. C'est de nos jours une chose recherchée qui s'accomplit dans le confort, la sécurité et même le luxe.

Les distances ne comptent plus désormais et à la navigation s'est ajoutée l'aviation. Durant les mois d'hiver, elle rapproche de la civilisation les postes les plus éloignés.

L'humble voilier d'autrefois n'existe plus. Avec lui aussi est disparu le type du marin de l'époque, aventureux et courageux qui, pendant presque un quart de siècle, a jalonné cette route maritime pour l'avenir et le bénéfice de ceux qui s'en servent aujourd'hui.

Le vieux loup de mer de la Côte-Nord est un héros sur qui a compté toute cette population isolée, pour les choses indispensables à la vie dure et rudimentaire des temps d'autrefois.

N'est-il pas équitable qu'il lui revienne une pensée de reconnaissance que le progrès serait injustifiable d'oublier après un aussi bel exemple de courage et de persévérance.

XIV

En manière d'épilogue

Comme je l'ai déjà mentionné, la Pointe-des-Monts doit son nom au sieur des Monts, qui fonda l'Acadie, en 1604. Il visitait souvent ces postes importants établis sur la Côte-Nord, dans le but de faire la traite de la pelleterie avec les sauvages. Les ruines des cabanes et les masures de ces anciens postes que nous voyons encore aujourd'hui nous rappellent un passé lointain déjà, sans nous en révéler les tristes secrets. Que de drames déchirants et de scènes indescriptibles dans ces lieux sauvages, si primitifs alors, et qui n'ont eu d'autres témoins que la nature belle et silencieuse de ces forêts séculaires, ou de ces immenses rochers aux formes capricieuses ! Combien de vains appels et de cris de douleur n'ont été répétés que par l'écho lointain, ou simplement mêlés aux rugissements des vagues du Saint-Laurent, invulnérable en sa majestueuse beauté !

Combien de fois, pensive et solitaire, assise sur la grève, en écoutant le chant plaintif de la lame qui venait se briser sur le rocher, n'ai-je pas cherché à pénétrer les secrets de ce passé mystérieux ? Je me demandais si déjà une autre jeune fille s'était assise, comme moi, au bord de ce beau fleuve, si elle avait contemplé, dans un même esprit d'amour et d'admiration, cette nature si grandiose et si belle, si vieille et toujours si jeune ? Son pied s'était-il posé sur ce même sol que je foulais maintenant, avait-elle couru légèrement sur cette rive, en aspirant son air pur et embaumé ?

L'écho de ces forêts impénétrables avait-il retenti à son oreille, et son regard de jeune fille s'était-il arrêté sur ces mêmes rochers, encore et sans cesse caressés par les flots ? Avait-elle aimé, comme moi, ce beau Saint-Laurent qui depuis des siècles, sans jamais se reposer, promène ses eaux profondes qui sont tantôt limpides, tantôt bouleversées, tantôt généreuses, tantôt meurtrières ?

Tout change dans la vie : les événements et les choses. Le temps passe et nous passons avec lui, seule la pensée peut nous faire revivre les années disparues, tel que je le fais aujourd'hui, maintenant que les fils d'argent ont remplacé les boucles brunes qui couronnaient si fièrement mon jeune front.

Un changement définitif dans ma vie m'obligeant de partir pour aller vivre dans un autre pays, le moment était donc venu pour moi de quitter ces lieux chéris de mon enfance. Une dernière fois je fis le tour de tous ces endroits si chèrement aimés ; je dis adieu au petit sentier de la forêt où les fleurs sauvages fleuriraient toujours, mais non plus pour moi ; à ces rochers qui seraient encore et toujours caressés par les flots calmes ou agités, à cette belle grève qui ne porterait plus désormais l'empreinte de mes pas. Non ! À tout cela, je ne disais pas adieu mais au revoir.

Triste et émue, je quittai la Pointe-des-Monts par un beau soir du mois d'août 18... C'était au crépuscule, un reste du jour paraissait encore au nord. Nous passâmes pour une dernière fois devant le phare qui avait été si souvent le point de notre arrivée et de notre départ. Ses lumières venaient d'être allumées et les reflets de leurs rayons se répandaient en ondes lumineuses, éclairant le fleuve dans toute sa beauté. Mes regards embrassaient toutes ces choses que j'avais tant aimées, avec le secret pressentiment que je ne les reverrais plus. Maintenant nous avions dépassé le phare ; c'était une de ces belles nuits où dans cette sombre nature tout paraissait mystérieux. Sur la mer douce et calme planait le silence du soir qui n'était troublé que par les ébats, au loin, des gigantesques cétacés, ou par le grondement des flots et le bruit du moteur de notre bateau. La lune se levait toute radieuse au-delà des mornes, en éclairant les ombres silencieuses qui s'étendaient sur les eaux. Peu à peu, le phare disparaissait dans le lointain, ses lumières vacillantes devenaient plus faibles et sa grande forme blanche diminuait graduellement. « Adieu mon joli phare que j'ai tant aimé ! » murmurai-je tout bas, « quand te reverrai-je ? Demeure toujours fièrement campé sur ton rocher solide que les tempêtes n'ont pu ébranler, sois toujours le sauveteur des marins. Ô mon beau phare, toi qui as vu se succéder bien des générations, qui as été le témoin discret de tant de tristesses et de tant de joies, je ne t'oublierai jamais, car tu as réjoui les jours insouciants de mon enfance et de mon adolescence, tu as su rendre heureuses les plus précieuses années de ma vie ; c'est là que se sont révélées les plus nobles aspirations de mon âme, au contact de la belle et saine nature qui t'environne !

Que de délicieuses soirées passées au clair de lune sur cette plate-forme qui t'encercle, en face de cette immensité où nos chants joyeux se mêlaient à la douce harmonie des vagues !

Adieu encore une fois à tout ce que j'ai aimé, à tous les habitants et amis de la Côte-Nord que je suis heureuse d'avoir connus ! C'est vers vous tous que s'envolèrent mes derniers adieux.

Je l'ai revu mon joli phare de la Pointe-des-Monts ! Tel il était il y a vingt ans, tel je l'ai retrouvé. Lui seul n'a pas perdu son charme primitif, comme certains endroits de la Côte-Nord l'ont perdu par l'industrie et le progrès.

Toujours perché sur son éternel rocher, avec sa haute calotte, son manteau immaculé, il semble toujours sourire aux voyageurs. Depuis au delà d'un siècle il a vu se succéder les générations, se déchaîner les tempêtes, secourir les marins. Baigné par le Saint-Laurent dans toute sa splendeur, il connaît aussi la fureur de ses flots lorsque, poussée par les éléments, la vague gigantesque vient s'abattre sur son flanc.

Une fois encore j'ai escaladé les huit étages de sa forte structure, j'ai vu sa splendide lumière, ses rayons lumineux se refléter sur la surface des ondes, éclairant ainsi l'immensité. Sur sa tourelle, mon regard ravi a pu contempler dans son étendue presque infinie son merveilleux panorama. Je me suis arrêtée un moment au second étage, lequel constituait alors la seule pièce destinée à recevoir les visiteurs étrangers, et dans cette pièce aux murs vieillis aujourd'hui, je me suis rappelé de bien chers souvenirs, et j'ai revécu peut-être mes plus beaux rêves de jeune fille.

J'ai revu les endroits environnant le phare, endroits chers à mon enfance, tel rocher où je m'étais si souvent arrêtée pour contempler l'adorable fleuve. Là, tout près, le vieux pont tremblant aujourd'hui, mais si plein de souvenirs. Le goulet aux eaux transparentes, les petites baies, les anses, la fontaine avec sa source claire, tous ces endroits connus et charmants. J'ai respiré l'air salubre des grèves, la fraîche brise du large, je me suis grisée du parfum des fleurs sauvages, j'ai retrouvé le petit ruisseau où, petite fille, j'eus tant de joie à prendre les belles truites ; sa course n'a pas dévié, à travers le vert feuillage on entend encore le même murmure de sa douce chanson. J'ai suivi le sentier de la forêt, celui-là même que jadis nous suivions pour nous rendre à la petite chapelle, pour entendre la messe à l'époque de la mission, à environ un mille du phare. Les petits sapins bordant alors le sentier sont aujourd'hui de beaux grands arbres touffus.

Aux alentours, même calme ; c'est le silence de la grande nature que ne trouble nul bruit profane, mais où murmure, seul, le frisson du feuillage agité par la brise du nord, et dans mon imagination enchantée il me semblait tout voir sourire sur mon passage. Cette solitude, cette douce tranquillité dont j'étais seule à jouir, était pour moi d'un charme indéfinissable, c'était comme l'épanouissement de mon âme, et pour le moment j'eus l'impression de revivre mes vingt ans.

Enfin, mon désir est exaucé. J'ai revu une Pointe-des-Monts dans tout l'effet de sa beauté, avec son large horizon et la douce harmonie des flots bleus de son beau fleuve. À la clarté de son phare j'ai revécu des souvenirs qui me seront toujours chers.

Adieu mon joli phare, fasse le ciel que je te revoie une fois de plus !

Récits de la Côte-Nord du Saint-Laurent,
souvenirs d'Élioza Fafard-Lacasse (1863-1946)

est paru aux Ateliers de l'*Éclaireur,*
à Montréal, en 1937

ISBN : 978-2-89816-655-6
© Vertiges éditeur, 2022

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2022

– 1 656e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org

par
Madame
Fafard
Lacasse
JACQUES BÉCHARD